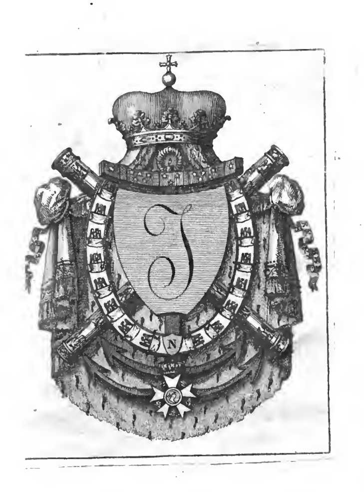




SOPHIE
DE LISTENAI.
T. III.

SOPHIE DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE EMIGRÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE;

Publiés par L. BILDERBECK le jeune.

Fæcunda culpæ secula nuptias
Primùm inquinavere, et genus et domos.
Hoc fortè derivata clades
In patriam, populumque fluxit.

HORAT. *Sat.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, nº. 4.

M. DCCC. VII.



SOPHIE DE LISTENAI,

OU

AVENTURES ET VOYAGES D'UNE ÉMIGRÉE FRANÇAISE, EN ALLEMAGNE ET EN PRUSSE.

LETTRE PREMIÈRE.

SOPHIE *à* ÉMILIE.

Coblentz.

JE crois, ma chère Emilie, que nous avons mal jugé, ou du moins jugé avec trop de rigueur le chevalier de Mercour. Il y a loin de l'homme séduit par l'exemple, subjugué par des sens fougueux et imbu des principes à la mode, à l'homme vicieux

par caractère et incapable d'une bonne action. Celui dont le cœur est sensible aux maux de ses semblables, dont la main est toujours prête à les secourir, qui connoît l'amitié et sait en remplir les devoirs, ne peut être perdu sans retour pour la vertu. Voilà mon opinion sur le Chevalier ; plusieurs circonstances ont dissipé une grande partie des préventions que j'avois contre lui.

J'ai tout pouvoir sur l'esprit de Rosenthal, et malgré mes remontrances, mes prières même, il s'est obstiné à demeurer l'ami du Chevalier. Cette liaison n'est-elle pas un préjugé favorable à ce dernier ? Rosenthal, dont l'ame est aussi belle que son cœur est pur, lui que l'idée seule du crime révolte, et qui ne parle de la vertu qu'avec enthousiasme, pourroit-il aussi long temps rester l'ami d'un homme vicieux ?

Je craignois d'abord que l'inexpérience d'Edouard, les préventions de l'aveugle amitié, ne lui eussent fourni les couleurs avec lesquelles il me peignoit le Chevalier; mais un trait récent, et dont, sans le vouloir, j'ai été témoin, a fixé mon opinion, et m'a donné l'idée la plus avantageuse du cœur de Mercour.

Avant-hier après midi il faisoit le plus beau soleil du monde; Vinette m'engagea à profiter de ce moment pour faire un tour de promenade à pied. « Cela dissipera *Madame*, me dit-elle..... Je crains que *Madame* ne tombe malade, car *Madame* ne sauroit croire combien elle est changée depuis cinq à six jours...... ». Enveloppée de ma pelisse, le visage caché dans mon manchon, et suivie de Vinette, je me promenai quelque temps sur le chemin de la Chartreuse. Il geloit et faisoit très-glissant; en

rentrant dans la ville le pied me manqua et je tombai. Ma femme-de-chambre fit un cri et me releva; mais je ressentis une telle douleur à la jambe, qu'il me fut impossible de faire un pas.

Je me trouvai vis-à vis la boutique d'un apothicaire qui, placé derrière sa porte vitrée, fut témoin de ma chute. Un Français se fût d'abord précipité vers moi pour me secourir, m'eût assuré qu'il étoit au désespoir, et m'eût fait cent questions en me disant bien des jolies choses sur mon accident : l'apothicaire allemand me vit tomber sans s'émouvoir; mais s'apercevant ensuite de la douleur que je ressentois, il sortit, me présenta son bras et me conduisit dans sa boutique. Il ne prononça pas un seul mot, mais ses regards et l'expression de sa physionomie en disoient plus que ne l'eussent

fait le désespoir et la galanterie de mes compatriotes. Quelle partialité! vas-tu t'écrier. Non, Emilie, j'aime ma patrie ; mais la vérité m'oblige de dire à toi seule, et bien bas, que les Allemands ont resté plus près de la nature, et qu'ils ont moins de vices et de travers que nous ; leur politesse n'est pas en démonstrations, mais toute en procédés. Voici en peu de mots la physionomie des deux nations: chez l'une, de l'originalité, peu de brillant, de la bonhomie, quelquefois de la grossièreté, et même des ridicules. Chez nous, le vice et la corruption sous le masque de l'amabilité. Mais, où me laissé-je entraîner? Revenons à mon apothicaire.

Il s'empressa, aidé de sa famille, à me donner les secours nécessaires. J'avois une entorse ; ma jambe étoit enflée, et il me la fit mettre dans l'eau. J'aperçus auprès de moi un

petit garçon de la plus jolie figure, et je complimentai la femme de l'apothicaire sur le bonheur qu'elle avoit d'être la mère d'un aussi bel enfant. Cette femme, après avoir donné une commission au petit Fritz, me parla de la sorte.

« Je n'ai pas le bonheur d'être la mère de cet enfant. Il y avoit vingt années que mon mari et moi déplorions le désagrément de nous voir sans héritiers, lorsqu'un heureux hasard conduisit Fritz chez nous. Au village de Noyen, habite un soldat invalide qu'une blessure a privé de l'usage du bras droit; c'est lui qui est le père de cet enfant. Il s'occupe à chercher dans la campagne des plantes médicinales qu'il vend aux pharmaciens de la ville; c'est là son unique gagne-pain. Fritz l'accompagnoit quelquefois; son intéressante figure, sa douceur,

son intelligence nous charmèrent ; et il nous arrivoit souvent de le garder des jours entiers. Enfin, mon mari s'y attacha tellement, qu'il le fit habiller, et forma le projet de le garder, si son père y consentoit. « Pierre, dit-il un jour à l'invalide, faisons un marché ; abandonne-moi ton fils, je l'élèverai, lui enseignerai la pharmacie, et lui assurerai, pour en jouir après ma mort, un capital de douze cents florins : pour te dédommager, je t'en donnerai six par mois à titre de pension ».

L'invalide, dans l'excès de sa joie, se précipita à nos genoux, et arrosa nos mains de larmes de reconnoissance. « Cependant, ajouta mon mari, j'y mets une condition : cet enfant m'appartiendra exclusivement, et dès qu'il sera entré dans ma maison, tous tes droits, même celui de le nommer ton fils, doivent cesser. Je

veux qu'il t'oublie, et ne connoisse d'autre père que moi; il n'a que cinq ans, et à cet âge les impressions seront faciles à effacer, si tu t'engages à ne plus remettre les pieds ici ». Le soldat resta quelque temps muet et indécis..... « Fritz, dit-il, enfin, je dois à ton bonheur le sacrifice du mien...... C'est pour ton bien, ajouta-t-il, en essuyant ses yeux, il faut bien m'y résoudre ». Et le lendemain il nous amena son fils, qui, depuis ce temps, est devenu le nôtre.

Fritz rentra, et je m'amusai à causer avec lui en attendant ma voiture que Vinette avoit été chercher. Sur ces entrefaites quelqu'un paroît à la porte. « C'est un pauvre, dit l'apothicaire; Fritz, porte lui cette monnoie ». Fritz prend l'argent, et s'élance vers la porte. « Tiens, bonhomme, dit-il, au pauvre ». Il se

disposoit à revenir auprès de nous, lorsque nous l'entendons jeter un cri. On accourt et on le trouve dans les bras du mendiant. « C'est son père! » s'écrie le mari, et il fait entrer le soldat.

« Pierre, ce n'est pas bien, dit la femme, vous gâtez en un instant l'ouvrage de trois années ». Pierre pleuroit à chaudes larmes, et fut long-temps sans pouvoir répondre. « Pardon, dit-il enfin, ce n'est pas ma faute. Depuis que je suis séparé de mon Fritz, j'ai perdu le contentement, et il ne m'étoit plus possible de vivre sans le voir. Depuis une semaine je viens chaque jour me rassasier du plaisir de le regarder; mais lorsque je l'aperçois courant dans vos bras, vous caressant, lorsque je l'entends vous appeler son père, ce spectacle, loin d'adoucir ma peine, ne fait que l'augmenter.

J'étois sur-tout affligé de la manière dédaigneuse avec laquelle Fritz parle aux pauvres. J'avois observé plusieurs fois que vous le chargiez de distribuer à la porte vos petites aumônes, et c'est là-dessus que je formai mon plan. Mon fils sera riche, me disois-je, mais il deviendra dur et fier, peut-être aussi avare et inhumain; il vaut mieux qu'il soit pauvre comme son père. Je résolus de me revêtir d'un habit de mendiant, d'épier une occasion favorable pour me découvrir à lui, de l'emmener sans rien dire. Pardon, mon bon Monsieur, mais quelque pauvre que l'on soit, on a toujours des entrailles, et il est là une voix qui me crie tous les jours : malheureux! tu as vendu ton fils! Ah! rendez-le-moi; il sera pauvre, mais il sera laborieux et honnête, et jamais il ne manquera de pain. Qui soignera mes

vieux jours? qui fermera mes yeux lorsque je cesserai de vivre? Jamais je n'ai craint la mort, mais depuis que je suis seul elle me paroît affreuse! »

En disant ces mots, l'invalide sanglotoit et tenoit son fils embrassé. Fritz paroissoit peu touché; sa figure en ce moment cessa de me paroître jolie; mais j'avois tort: la crainte de la pauvreté étouffe les autres sentimens de l'ame: les hommes se ressemblent presque tous de ce côté.

Pierre, malgré les remontrances de l'apothicaire et de sa femme, vouloit emmener Fritz; celui-ci commençoit à reconnoître son père et à lui rendre ses caresses; mais il témoigna un vif regret d'être obligé de quitter ses bienfaiteurs. « Il seroit un monstre et moi aussi, leur disoit l'invalide, si nous perdions un instant le souvenir de vos bontés; il

reviendra chaque semaine auprès de vous, et vous serez toujours, après moi, ce qu'il aimera et honorera le plus ».

L'apothicaire lui fit alors un tableau si effrayant du tort qu'il alloit faire à son fils, de la misère qu'il lui préparoit, des reproches que Fritz lui adresseroit un jour pour avoir détruit, par une tendresse inconsidérée, le bonheur qui lui étoit destiné, que ce père infortuné consentit de nouveau à se séparer de son enfant; mais on voyoit combien cet effort lui étoit pénible : ses pleurs avoient cessé de couler, ses regards mornes étoient fixés sur Fritz, qui, placé entre les genoux de la femme de l'apothicaire, pleuroit et tendoit ses petites mains vers son père. « Tu ne me reprocheras pas un jour, dit Pierre, d'avoir détruit ton bonheur.... Non, mon enfant, tu ne dois pas souf-

frir de ma foiblesse; j'essayerai, je me sacrifierai!.... Il s'approcha de Fritz, le pressa à plusieurs reprises contre son sein, et s'éloigna sans proférer un mot.

Jamais scène ne m'émut autant; je fus pénétrée d'estime et d'intérêt pour ce respectable invalide. Cependant ma voiture arriva; je remerciai l'apothicaire, embrassai Fritz, et retournai chez moi, à-peu-près guérie du mal que m'avoit fait ma chute.

Cette aventure m'occupa beaucoup, et le lendemain matin je fis part à Vinette de la résolution que j'avois prise de me rendre à Noyen, chez le bon Pierre, et de faire en sorte qu'il pût reprendre son fils, sans lui rien faire perdre des avantages qu'il trouvoit chez l'honnête apothicaire. J'ai toujours entendu dire que peu de chose suffit à cette classe d'hommes que l'industrie rend

habiles à faire valoir un petit fonds, et je possédois soixante louis dont je pouvois disposer. Vinette fut enchantée de mon projet, et dans l'après-midi nous nous rendîmes à Noyen.

Quel fut mon étonnement de trouver à mon arrivée le chevalier de Mercour, assis dans la cabane de Pierre, qui me parut dans une joie dont il pouvoit à peine modérer les transports? Je fus un peu déconcertée de cette rencontre : le chevalier ne le fut pas moins; il me salua et sortit, après avoir dit un mot à l'oreille de l'invalide. Celui-ci paroissoit aussi étonné qu'embarrassé de ma visite; il me présenta un siége, et me demanda ce qui lui attiroit *l'honneur de me voir chez lui.* Je lui déclarai aussitôt le motif qui m'amenoit. « O mon Dieu! s'écria Pierre en élevant ses mains vers le ciel, il est donc vrai que tu n'abandonnes

jamais les malheureux ! Ah ! Madame, vous ne connoissez pas encore tout mon bonheur ; je puis à présent aller chercher mon Fritz, le garder toujours sans craindre de l'entendre me reprocher d'avoir sacrifié son bien-être à mon contentement...., Voyez-vous ce que ce Monsieur, ou plutôt un ange du ciel, m'a donné.—Prends, brave homme, m'a-t-il dit, prends ces cinquante pièces d'or; cette somme ne m'est pas nécessaire; j'ai fait le vœu d'employer tout mon superflu au soulagement des infortunés. — Non-seulement il n'a pas voulu permettre que je lui témoignasse ma reconnoissance, mais il m'a encore défendu d'en rien dire à personne; mais il ne m'est pas possible de me taire. Je veux aller à la ville chercher Fritz, et raconter à tout le monde par quel bienfait je puis encore jouir du bonheur d'être père. La seule

chose qui me chagrine, ajouta l'invalide, c'est d'ignorer les noms de mes bienfaiteurs ».

Emilie, cette bonne action du Chevalier n'a-t-elle pas tous les caractères de la véritable bienfaisance? Être libéral avec choix et sans ostentation, employer une pareille somme au soulagement de la vertu malheureuse, n'est-ce pas être vertueux soi-même? On se trompe souvent quand on s'arrête aux apparences, et la précipitation nous fait presque toujours porter des jugemens injustes. Mais je m'arrête là; un pareil trait porte son éloge avec lui, et je crois que tu seras comme moi charmée de cette découverte: la haine et le mépris sont des sentimens trop pénibles, et j'éprouve beaucoup de satisfaction d'en être soulagée.

Vinette m'a dit, en revenant à Co-

blentz, que ce trait du Chevalier ne l'étonnoit nullement, et qu'elle en avoit entendu citer à Paris plusieurs de cette espèce dont il étoit le héros. Cette journée est une des plus heureuses que j'aie passées depuis que je suis loin de toi.

En rentrant, j'ai trouvé Brunel, qui m'a annoncé que mes voyageurs seront ici demain.

Sophie.

LETTRE II.

E. ROSENTHAL *à* W. VERNER.

Coblentz.

LE navigateur que des vents contraires ont long-temps éloigné du rivage, et qu'un orage affreux a jeté subitement dans le port, au moment où il désespéroit de revoir sa patrie, jouit du double plaisir d'avoir échappé au danger et atteint le but desiré. Tel est mon sort, Wilhelm; félicite-moi, je suis aimé!.... Sens-tu combien ce mot renferme de choses? Être aimé de Sophie! Sa bouche, il est vrai, n'a pas encore prononcé *j'aime*, mais en elle tout décèle l'amour. Depuis que, sans le savoir,

elle m'a laissé lire dans son cœur, je ne suis plus un simple mortel; mon enthousiasme m'élève au-dessus de moi-même. Ah! Sophie, si mon existence t'est chère, ne prononce jamais ce mot, le gage du bonheur des amans! dérobe-toi à mes brûlantes caresses; je sens, aux transports que la seule idée de ton amour me fait éprouver, que cet instant seroit le dernier de ma vie.... Ou plutôt, viens.... livre-toi aux sentimens qui subjuguent nos cœurs.... laisse-moi te jurer un amour éternel.... te le prouver; viens confondre nos ames, et mourir dans un premier et dernier embrassement! On ne goûte pas deux fois un pareil bonheur; et que faire alors du reste de nos jours? Oui, mourons, Sophie; il est, n'en doute pas, un lieu pour les vrais amans où nos ames confondues se rendront en quittant leurs dépouilles

terrestres, et où l'extase céleste qui nous aura fait perdre la vie se prolongera dans l'éternité.

Mon cœur ne peut suffire aux nouveaux sentimens qui le remplissent; l'excès de mon bonheur me coûteroit la raison, si je ne pouvois le partager avec toi. Autrefois, je plaignois l'amant maltraité par sa maîtresse et privé de la consolation de pouvoir épancher ses chagrins dans le sein d'un ami; mais je commence à croire qu'un amant heureux a plus encore besoin d'un confident. Qu'il seroit cruel, dans ces momens d'ivresse que l'on voudroit communiquer à la nature entière, d'être obligé de les renfermer, et d'être privé des douceurs de l'amitié! Mais comment te faire ce récit?... Attends.... il faut que mon agitation se calme.... que je sorte, que j'aille en plein air respirer librement.

Le jour de la naissance de Sophie approche ; j'ai conçu le projet de lui ménager une surprise agréable : tous les instans que je ne passe pas auprès d'elle sont employés aux apprêts de cette petite fête. Sara, qui seule est dans le secret, me seconde avec tant de zèle, que nos préparatifs sont presque tous achevés. C'est depuis cette époque, c'est-à-dire depuis le retour du voyage de Newied, que j'ai remarqué dans l'humeur de Sophie une grande altération ; elle reçoit froidement Sara, et n'a plus pour elle cette politesse attentive et prévenante que lui inspira toujours sa belle ame, et que l'amour seul pouvoit altérer. L'heureuse idée que celle de cette fête ! je lui dois d'avoir enfin pu lire dans le cœur de Sophie !

L'air d'intimité qui règne entre Sara et moi, nos fréquens tête-à-

têtes, nos signes d'intelligence lorsque dans la conversation Sophie laisse entrevoir un goût que nous ignorons, ont fait naître la jalousie dans le cœur de la Comtesse. Son innocence et son ingénuité ne lui permettent pas de cacher ses sentimens; j'ai aussitôt aperçu celui qui venoit d'éclore, et mon cœur a palpité de plaisir et d'orgueil. Oui, Verner, il est dans l'homme une sorte d'égoïsme qui ne peut être déraciné; je ferois pour Sophie le sacrifice de mes jours, et néanmoins son dépit, ses tourmens flattent ma vanité et sont un plaisir pour moi. Je te l'ai déjà dit, les jouissances de l'amour-propre égalent presque celles de l'amour; et peut-être est-ce de leur union que naît tout le charme de cette passion.

Aujourd'hui la bouderie et la mauvaise humeur de Sophie ont été plus marquées que jamais. Après le dîner,

Caroline et moi étions seuls avec elle. Sophie, les yeux presque toujours baissés, ne les levoit jamais sur moi, et n'adressoit la parole qu'à Caroline. Je ne parlois également qu'à cette jeune personne, et cependant pas un mot n'échappa, à la Comtesse et à moi, qui ne nous regardât uniquement, et qui ne fût étranger à notre interprète. Délicieuse situation ! c'étoit un mélange de douces plaintes, de tendres reproches, de feinte indifférence et même de railleries ! La nuit nous surprit pendant cet entretien, et la lune seule éclaira l'appartement de ses pâles rayons.

Un profond silence succéda alors à cette singulière conversation, fort embarrassante pour Caroline, qui n'y jouoit qu'un rôle absolument passif. J'observois attentivement Sophie : sa tête étoit penchée, ses

regards étoient fixés devant elle; un soupir parut s'échapper malgré elle, et je la vis porter sa main devant ses yeux. Ne pouvant moi-même contenir mon émotion, je saisis une de ses mains, qu'elle voulut retirer, et lui dis tendrement: « Un chagrin secret pèse sur votre cœur, Madame, et vous le cachez à votre ami! — Vous, mon ami! s'écria vivement Sophie; ah!.... » — Puis, se tournant vers Caroline, elle cacha son visage dans son sein, et je l'entendis soupirer douloureusement. Wilhelm, tu blâmeras sans doute la barbare volupté avec laquelle je jouis de ce spectacle; mais je n'éprouvai jamais d'aussi douces sensations. — « Oui, Madame, repris-je après quelques instans de silence, un ami, le plus sincère, le plus dévoué; pourriez-vous avoir l'injustice de mettre en doute mon

attachement, tandis que votre amitié seule me donne encore le courage de vivre! lorsque je ne croirois pas acheter trop cher votre bonheur en le payant de tout mon sang! — Ah! Caroline, dit Sophie, voilà ce qu'il m'a vingt fois répété! comment le croire?... — Eh! pourquoi ne me croiriez-vous pas? repris-je; quand le cœur parle, on persuade aisément ». Sophie cessa alors de vouloir retirer sa main d'entre les miennes. « Vous connoissez mon cœur, me dit-elle, et les profondes blessures qu'il a reçues; vous savez que l'amitié, la tendre amitié seule peut, sinon le guérir, au moins empêcher qu'il ne saigne de nouveau. Si vous me trompiez! si.... » Elle ne put achever, sa main pressa la mienne..... « Moi, vous tromper! répliquai-je; ah! ce ne peut être qu'en vous déguisant une partie des

sentimens qui m'attachent irrévocablement à vous. — Eh bien! reprit Sophie avec une charmante vivacité, cette dissimulation est encore un crime. Craindriez-vous de me rendre heureuse? car vous savez que je ne puis l'être que par votre amitié. — Soyez-le donc, m'écriai-je hors de moi : jamais femme ne fut plus chérie que vous l'êtes et ne le mérita davantage ». Je vis que je m'étois laissé entraîner trop loin devant un tiers. Sophie, toujours abusée par sa chimère, interpréta dans ce sens mon exclamation. Cependant son émotion et la mienne étoient à leur comble; sa prudence étoit endormie, l'amour seul veilloit, et, sans la présence importune de Caroline, j'eusse sans doute recueilli le doux fruit de mes peines. — « Rosenthal, reprit Sophie après un moment de silence, je suis, j'en conviens, un être singu-

lier, injuste, ridicule même; mais l'amitié doit excuser des torts que je ne dois qu'à elle; je suis jalouse de ce sentiment, comme une autre le seroit en amour : un secret que mon ami me cacheroit, une préférence qu'il accorderoit ailleurs, suffiroient pour me désespérer. Promettez-moi donc que je serai votre seule amie, la seule dépositaire de vos secrets ».

J'allois répondre, mais on apporta des lumières; il vint du monde, et cet entretien, si doux et si dangereux à la-fois, fut interrompu. Sentant que je ne serois pas à mon aise dans cette société; où il me faudroit observer mes paroles et mes gestes, où il m'eût été impossible de m'occuper d'autre chose que de Sophie et de mon bonheur, je me retirai dans mon appartement pour y rêver et t'écrire.

Ton heureux ami,

E. Rosenthal.

LETTRE III.

Sophie à Emilie.

Coblentz.

Quelle scène vient de se passer sous mes yeux ! Dans quel abîme, ô mon amie ! l'oubli de nos devoirs et sur-tout des principes de la religion, peut nous conduire !

Je reçus hier matin une réponse à mes lettres au père de Caroline; elle étoit de madame d'Estampes et uniquement adressée à moi. Cette femme m'écrit que son époux ne reconnoît de fille que Claire d'Estampes, et qu'il souhaite que le public puisse, ainsi que lui, oublier qu'il en eut jadis une autre. Que mademoiselle Caroline mettoit beaucoup trop d'importance à sa per-

sonne, en s'imaginant que sa famille ait voulu sacrifier mille écus pour le plaisir de la posséder de nouveau (c'étoit donc une machination de Manielli pour se rendre maître absolu de l'infortunée Caroline). « La seule grâce, ajoute cette marâtre, qu'elle puisse espérer de nous, est un entier oubli. Il est très-inutile, Madame, que vous renouveliez vos démarches en faveur d'une fille qui a pu oublier aussi indignement ce qu'elle devoit à son sexe, à ses parens, à elle-même, et je souhaite que vous n'ayez pas quelque jour à vous repentir de vos bontés pour elle »

Je ne te parlerai pas du désespoir de Caroline, ni des larmes que cette accablante lettre nous fit répandre à toutes deux. Tout le jour elle resta enfermée; mais le soir, au moment où je venois de me coucher, je la vis entrer dans ma chambre : elle étoit

pâle et défaite. Après m'avoir plusieurs fois serrée dans ses bras sans proférer une parole, elle balbutia quelques mots que je compris être un adieu. Surprise, comme tu peux le croire, de cette subite et singulière résolution, je lui demandai ce qui pouvoit la lui avoir inspirée. — « Ah! Madame, me répondit-elle, pouvez-vous me faire cette question ? Je sais apprécier des bontés dont je suis indigne; mais je n'en abuserai plus; je ne veux ni ne dois vous être plus long-temps à charge dans la position critique où vous vous trouvez. Vous avez refusé de me prendre à votre service, comme je vous en avois priée; j'en devine la raison : oui, le crime ne doit pas habiter avec la vertu.... En vous quittant, je perdois mon unique consolation, et j'ai dû me livrer au seul parti qui me restoit.... — Caroline, lui dis-je, quel

projet osez-vous former ? où prétendez-vous aller seule et sans ressources ? Irez-vous, abandonnée de toute la terre, vous exposer de nouveau à des dangers auxquels vous venez si heureusement d'échapper ? »

Caroline me regarda un instant en silence, et d'un œil égaré : — « Il le faut, Madame, me dit-elle enfin. — Non, Caroline, il ne le faut pas : bien loin de m'être à charge, votre société m'est devenue indispensable. Et moi aussi je suis malheureuse ! voudriez-vous m'abandonner ? Votre famille vous rejette ; eh bien ! notre fortune est considérable ; nous verrons en vous un enfant de plus : c'est aussi la manière de voir de M. de Listenai. Bannissez donc l'idée que vous nous êtes à charge ; il y a peu de jours encore que mon père nous a fait tenir cinq mille louis. Hésiterez-vous encore, Caroline ? qu'une fausse

délicatesse ne vous égare pas : auriez-vous l'injustice, j'oserai dire l'ingratitude, de me quitter ? »

Caroline continuoit de me fixer en silence; un feu sombre brilloit dans ses regards, ses traits étoient altérés, ses genoux et ses mains trembloient avec force. — « Eh bien ! Caroline, ajoutai-je en l'attirant vers moi. — O ma généreuse bienfaitrice! s'écria-t-elle tout-à-coup d'une voix étouffée, il n'est plus temps !.... Bénissez-moi, et priez Dieu pour qu'il me pardonne ». En même temps elle se laissa aller sur ses genoux auprès de mon lit. — « Que dites-vous ? lui dis-je effrayée ; Caroline ! qu'avez-vous fait ?... — J'ai usé, me répondit-elle avec un mouvement de désespoir, j'ai usé de la dernière ressource qui reste aux malheureux qui ont perdu tout espoir ».

Je sonnai de toutes mes forces, et

me précipitant hors de mon lit, je pris dans mes bras l'infortunée qui venoit de s'évanouir. Tous les remèdes possibles lui furent administrés aussitôt; le poison, par bonheur, n'avoit que foiblement agi, et le médecin vient de m'assurer qu'il n'y a plus de danger. J'ai reproché à Caroline la résolution aussi désespérée que criminelle qu'elle n'avoit pas craint de prendre, et lui ai fait promettre qu'elle ne songeroit plus à me quitter. Il a fallu, de mon côté, que je m'engageasse à lui donner à l'avenir un emploi dans ma maison.

Je me suis hâtée de te griffonner cette lettre, parce que je connois l'intérêt que t'inspire la pauvre Caroline. Voilà le triste résultat de nos lettres à son père.

LETTRE IV.

E. Rosenthal *à* W. Verner.

Coblentz.

O femmes!.. êtres indéfinissables!.. syrènes cent fois plus dangereuses que les filles de Calliope!.. le zéphyr est moins doux, moins caressant et moins volage que vous! Le sentiment, dans votre ame, n'est qu'un éclair fugitif; chez vous seules, on voit se succéder avec rapidité la folâtre gaîté et les pleurs, le plus tendre attachement et l'indifférence., l'enthousiasme de la vertu et les plus incroyables foiblesses; esclaves de vos sens, changeantes comme vos modes, vous quittez et reprenez tour-

à-tour les opinions et les goûts les plus disparates !

Mais je vois d'ici ta surprise; tu t'étonnes de cette brusque sortie contre un sexe que nous injurions et idolâtrons tour-à-tour, dont nous divinisons jusqu'aux défauts, et qui, après nous avoir trompés vingt fois, nous retrouve toujours aussi foibles, aussi crédules que la première. Ah! qui plus que moi a le droit de s'en plaindre? Mais, Sophie, me diras-tu?... Sophie!... Plains ton ami: Sophie n'est plus qu'une femme vulgaire. Lis, et juge-moi.

Après la scène du baiser, après celle dont je t'ai entretenu dans ma dernière lettre, ne pouvois-je pas me flatter, sans fatuité, d'être aimé de Sophie? C'est avec cette assurance que je la quittai pour aller à Newied. Je reviens, brûlant d'impatience et d'amour: la Comtesse étoit absente.

Sara se présente au même instant au salon, et nous prenons ensemble les derniers arrangemens concernant la fète que j'avois tant de plaisir à préparer. Elle m'apprend qu'en mon absence le duc de C*** avoit fait deux visites à la Comtesse, et que, chaque fois, un air de mystère avoit régné dans la maison. Je ne fis d'abord que très-peu d'attention à cet avertissement.

Mademoiselle Hann finissoit à peine cette triste confidence, lorsque j'entendis la voix de Sophie. Je me précipitai aussitôt à sa rencontre... Dieu! quel accueil! la froideur et le dédain avoient remplacé ce regard satisfait, ce sourire obligeant avec lesquels j'étois toujours abordé! Depuis ce temps, la contrainte et l'ennui empoisonnent les instans que nous passons ensemble. Une réserve, un laconisme désespérant

succèdent à cette douce confiance, jadis l'ame de nos discours. Jusqu'à ce jour Sophie m'avoit paru la douceur, l'indulgence mêmes; jamais, quelque tort qu'on eût avec elle, sa bouche ne proféra le moindre mot qui annonçât de la colère, de la haine ou du mépris..... Et avec moi, pour la première fois peut-être, elle a employé les expressions les plus dures et les plus piquantes. Sophie connoît l'effroi que m'inspire la seule ombre du ridicule; elle sait que la plus plate, la plus innocente raillerie suffit pour me déconcerter, et elle épuise sur moi les traits les plus acérés de la raillerie et du ridicule.

Seroit-il donc vrai qu'il n'y eût qu'un pas de la haine à l'amour? Cruelle, injuste Sophie! tu ne connois pas le cœur que tu dédaignes. Pourquoi ton inconstance, tes mépris

n'ont-ils pas éteint le malheureux amour que tu y as allumé? Je croyois t'aimer autant qu'il est possible d'aimer; mais, combien je me trompois! c'est avec fureur que je t'adore depuis que tu as cessé d'en être digne. Mon amour semble s'être augmenté de tout ce que tu as perdu dans mon estime; il est à son plus haut période: un degré de plus ce sera.... de la haine. Que dis-je? moi, haïr Sophie! Je ne sais plus quel nom donner au sentiment que j'éprouve; c'est...... Je vais te le dépeindre. Vingt fois il m'a inspiré le projet d'aller la poignarder aux yeux de son nouvel amant, et de plonger aussitôt dans mon sein le poignard fumant de son sang.

Ecoute, Wilhelm, ce qui s'est passé pendant ces derniers jours, ce que je voudrois pouvoir effacer du livre de ma vie. Mais comment te raconter

la cause de mon désespoir, moi dont la main hésitoit à retracer ces heures fortunées où l'espérance me berçoit mollement dans ses bras? Elle n'est plus cette douce illusion!... Ah! Sophie, pourquoi, au moins par pitié, ne m'as-tu pas trompé? Que ne me cachois-tu ton inconstance!... cela étoit si facile!.... Instans de mon bonheur, avez-vous fui sans retour? Ah! que ne puis-je d'une main ensevelir dans l'oubli les jours où je végétai avant de connoître Sophie, et de l'autre arrêter le temps au milieu de sa course rapide, et ne plus exister que par le souvenir de ma félicité passée! Que dis-je? vœux insensés! enfans d'une imagination en délire!... Sophie, Sophie! que t'ai-je fait pour déchirer de la sorte un cœur qui ne battoit plus que pour toi?... Je t'ai trop aimée, voilà mon crime : je t'ai crue su-

périeure à ton sexe; j'osai faire une divinité d'une simple mortelle, et cette divinité m'en a puni..... Mais je me laisse encore entraîner.... Je vais essayer de recueillir mes idées pour te tracer le tableau de la trahison de Sophie et de mon infortune. Que te dirai-je, hélas! que tu n'aie déjà deviné? La vanité a étouffé dans le cœur de Sophie l'amour qui venoit d'y naître; l'obscur Rosenthal a été éclipsé par le duc de C***. Oh! non, Sophie ne m'aimoit pas; je m'étois aveuglé: aux yeux d'une amante bien éprise, le berger qu'elle aime est un dieu, le plus puissant des rois n'est qu'un homme.

Hier le Duc survint inopinément tandis que j'étois auprès de Sophie. Encore neuve dans l'art de feindre, il me fut facile de remarquer son embarras. Combien ma présence lui parut pénible! ses yeux n'osoient

fixer les miens. Un prétexte mal-adroit lui servit pour m'éloigner. Je n'y tins plus; je sortis; mais j'étois à peine hors l'appartement, que je me repentis d'une complaisance qui laissoit à ces amans une entière liberté. Je revins sur mes pas; la porte étoit entr'ouverte; je vois Sophie se lever, donner sa main au Duc, et entrer avec lui dans son boudoir. O honte!... ô fureur! Tu le sais, Wilhelm, c'est moi qui pris plaisir à décorer cet asile, qui devoit être le temple du bonheur, et qui est devenu l'antre impur où Sophie a consommé son opprobre et mon désespoir. A cette vue ma raison m'abandonna; j'allois me précipiter après eux, lorsque Caroline se jeta au-devant de moi, et m'entraîna dans mon appartement, dont on ferma aussitôt la porte sur nous. Surpris de cette aventure, je questionne Caroline,

et, sans attendre sa réponse, je cours à la porte, et emploie inutilement mes efforts pour l'ouvrir. Frémissant de rage, je frappe, je crie ; Caroline, tremblante, se jette à mes genoux, et me prie en grâce de ne point faire de bruit. « Je vous supplie, Monsieur, me dit-elle, calmez-vous, et vous saurez tout ». Je la relève, et j'allois enfin apprendre le secret de cet étrange incident, lorsque le bruit d'une voiture qui s'éloigne se fait entendre. On ouvre ma porte ; Caroline veut sortir ; je l'arrête, et lui enjoins de tenir sa promesse ; elle s'échappe, et me dit en souriant : « L'orage est passé ; je ressemble à ces poltrons dévots qui font des vœux pendant la tempête, et qui les oublient lorsqu'elle est passée ». Mais, qu'avois-je besoin d'un éclaircissement ? N'est-il pas évident qu'on vouloit m'éloigner, et que Caroline étoit chargée de

me retenir jusqu'après le départ du Duc ? Cependant, pourquoi ces instances, ces larmes, cet effroi ? Eh ! ce sexe perfide pleure et sourit avec la même facilité ; il n'est pas de formes qu'il ne sache prendre pour nous tromper. O femmes !....

Il arrive demain, ce jour qui devoit être si beau ! J'avois renoncé à tous mes projets de fête ; mais Sara m'a tant prié, qu'à la fin j'ai consenti qu'elle eût lieu, comme si la comtesse de Listenai étoit la Sophie d'autrefois. Nous devons avoir un bal masqué ; à la faveur d'un déguisement, je parviendrai peut-être à découvrir.... Hélas ! je suis malheureux sans ressource ! une fatale curiosité m'entraîne.... J'aurois sans doute mieux fait de rester dans mon aveuglement. Wilhelm, la journée de demain sera orageuse.... un secret pressentiment en est l'avant-cou-

reur ; ah ! puisse-t-elle être la dernière de ma vie ! L'espérance m'est enlevée, que ferois-je sur la terre ? et qu'y suis-je venu faire ?

Encore comme autrefois, ton malheureux ami,

E. Rosenthal.

P. S. En ce moment, un laquais sans livrée vient de remettre mystérieusement à Vinette un billet pour la Comtesse.... Je ne puis plus douter de mon malheur....

LETTRE V.

Sophie à Emilie.

Coblentz.

Je suis triste, de mauvaise humeur, Emilie; je voudrois gronder toute la terre, et pour dissiper ce nuage, je ne connois pas de meilleur moyen que de causer avec toi. Je ne manque pas d'ailleurs de quoi t'entretenir, car ma vie devient une espèce de roman.

J'ai reçu encore deux visites du duc de C***, qui me jette chaque fois dans des transes cruelles. Je crois qu'il me soupçonne d'avoir Caroline cachée chez moi. Hier, il lui a pris tout-à-coup la fantaisie de voir la distribution de mon appartement, et sur-tout, m'a-t-il dit, certain bou-

doir, qu'on prétend être la plus jolie chose du monde. Juge de ma frayeur, je savois que Caroline y étoit. Vinette, par bonheur, l'a avertie à temps, et elle s'est réfugiée dans l'appartement de Rosenthal.

Manielli est revenu ; il rode autour de notre maison, et, au grand étonnement de mon mari, le Duc n'a pas encore oublié Caroline. L'odieux Italien lui a sans doute fait part de ses soupçons, et c'est ce qui nous aura attiré les visites de M. de C***. Le public, toujours méchant, fait à mes charmes l'honneur de ces visites. Rosenthal, de son côté, ne me cause pas peu d'embarras. Caroline m'a priée en grâce de ne lui rien découvrir de ses malheurs, et chaque fois que le Duc est venu ici, j'ai été forcée d'éloigner ce pauvre jeune homme, que cette conduite paroît choquer. J'espère lui pouvoir bientôt

confier ce secret, et justifier d'un mot ma conduite.

Il faut que je te fasse part d'une conquête que j'ai faite en ce pays : cet événement est si flatteur pour mon amour-propre, que je ne puis le passer sous silence.

Je ne sais si tu te rappelles un certain M. Wogt, ce prétendu de Sara, que cette petite folle traita si mal le jour où je vis Caroline pour la première fois? Eh bien! ce monsieur Wogt s'avise d'être infidèle à la belle Sara, et de brûler pour mes beaux yeux. Celle-ci m'avoit fait part de cette découverte, que je traitois de vision; mais elle n'en démordit pas, car cette infidélité de son prétendu est un vrai triomphe pour elle. Aussi met-elle tout en usage pour en obtenir une preuve matérielle, afin de la mettre sous les yeux de sa famille, et justifier par là ses

refus. Elle parvint à attirer Vinette dans le complot, et bientôt, grâce à l'inconséquence de celle-ci, M. Wogt ne me crut pas moins éprise de lui qu'il dit l'être de moi. Enfin, ce matin, Sara et Vinette entrent chez moi en étouffant de rire, et m'apportent ce joli poulet.

Le conseiller WOGT, *à* SOPHIE, *comtesse de Listenai.*

Très-gracieuse et très-hautement bien née, comtesse et dame !

MADAME,

Comme au lèvement du soleil la terre rit, s'échauffe et des fleurs produit, pareillement mon cœur, à l'apparition de vos beautés dedans Coblentz, a senti une nouvelle vie; s'il est criminellement à moi d'avoir le hardiesse de vous dire que vos charmes, qui ne ressemblent à rien, ont

allumé mon cœur, au moins le raisonnement par lequel je vous aime vous paroîtra-t-il naturel. Je sens toute mon indignation ; mais le doux espoir que mamselle Vignette m'a donné de votre bénévolence pour moi, m'inspire la confiance de vous présenter mon cœur, ne doutant pas que je ne vous ferois pitié. Au reste, si je n'ai pas la avantage agréable en amour du Français toujours aimable, j'ai toute la discrétion singulière d'un Allemand sincère, qui sait apprécier la grandeur de vos appas et de vos faveurs.

Je suis, pour le reste de ma vie, avec un respect considérable, votre adorateur zélé et soumis,

De votre grâce,

Madame la comtesse,

Le très-humblement serviteur,

WOGT, *Conseiller de la cour.*

P. S. Je vous prier, s'il plaît à votre grâce, de excuser mon style. Je ne suis pas fort avec le français quand j'écris dans ce parler non habitué à moi, et je n'ai pu me confier pour cette affaire dans un secrétaire.

La maligne Sara espéroit que je lui remettrois cette preuve de l'infidélité du Conseiller, et se faisoit une fête de la faire circuler dans toute la ville; mais je n'ai pas jugé à-propos d'épouser sa querelle et de servir sa méchanceté. J'ai serré soigneusement cette merveilleuse épître, après avoir grondé mademoiselle Vinette d'avoir fait servir mon nom à une petite noirceur qui pouvoit me compromettre, et couvrir le pauvre Conseiller d'un ridicule ineffaçable.

Marguerite, la bonne de Lolotte, retourne à Paris; elle te portera cette lettre : son amour pour Reigner, le

valet-de-chambre de ton mari, l'a emporté sur l'attachement que cette bonne fille eut toujours pour moi. Caroline a voulu absolument la remplacer.

Adieu, tendre et chère amie; la tienne à tout jamais.

SOPHIE.

LETTRE VI.

LA MÊME *à* LA MÊME.

Coblentz.

C'EST en vain, Emilie, que je prétendois lutter contre le sort qui s'obstine à me poursuivre. C'en est fait, ton amie est destinée à traîner jusqu'au tombeau la chaîne pesante de l'infortune. Quels que soient les malheurs que l'avenir me prépare, ils ne m'étonneront plus; mon cœur, si souvent froissé, déchiré, n'est plus susceptible d'éprouver aucun sentiment nouveau; je me laisserai désormais aller au courant de la vie, sans m'inquiéter des hommes ni des événemens: toute ma sensibilité est usée; le plaisir et la peine ne peuvent plus avoir de prise sur elle. Un seul desir

m'occupe, celui d'arriver bientôt au terme où s'évanouissent toutes nos passions. La mort, qui ne se présentoit jamais à mon imagination sans lui inspirer l'horreur et l'effroi, lui sourit maintenant comme une divinité bienfaisante. Consolante idée de l'immortalité! toi seule soutiens mon courage, et me sauves des horreurs du désespoir!

Je débute à peine dans le monde, et déjà j'ai épuisé la coupe de l'affliction. De la jeunesse, un rang, de grands biens, tout sembloit m'y promettre le bonheur, et devoir m'inspirer des regrets en quittant la vie!... Mais tant de maux ont été accumulés sur ma tête, que cette vie est pour moi moins un don qu'un châtiment. L'espérance, cette fleur suave qui inspire aux malheureux le courage, souvent même la joie, se flétrit à mon approche; la ressource même

des larmes m'est enlevée. Autrefois, la vue du bonheur d'autrui, du peu de bien que j'avois fait, me dédommageoit, en quelque façon, des outrages du sort; je savois, ce bonheur, me le rendre personnel, j'en jouissois avec délices; mais à présent.... puis-je être sensible aux maux de mes semblables, lorsque j'ai à peine le sentiment des miens?....

Le cruel!.... quel mal il m'a fait! Je me plaisois à croire qu'il existoit encore quelques hommes sensibles; mais il m'a appris à les connoître, et ils me font horreur.

La vertu n'existe qu'au ciel; le froid égoïsme, la débauche, la tromperie, ont pris possession de la terre....

Après t'avoir perdue, je crus un instant t'avoir remplacée, ou plutôt avoir dans mon exil un autre toi-même. Un sort pareil, une même

façon de penser, des dehors de vertu, tout se réunissoit pour lui acquérir mon amitié.... Et il me trompoit! Mais qui l'a pu porter à me tromper? Comment peut-on jouer ainsi la sensibilité? Pourquoi le front du méchant n'est-il pas marqué d'un sceau ineffaçable qui avertisse la confiante innocence?

L'amitié n'est donc qu'un vain mot, dont la perfidie se sert pour abuser la crédulité? Et s'il faut renoncer aux douceurs de l'estime et de la confiance, quel plaisir nous restera-t-il donc? N'est-ce pas cesser de vivre que cesser de pouvoir aimer? O mon amie! je survis à moi-même!

Mais tout ceci est encore une énigme pour toi. Apprends donc à quel point ta Sophie est malheureuse, combien est profonde la plaie de son cœur. Je vais recueillir mes idées,

pour te faire ce douloureux récit; elles ne se présentent plus à mon esprit que d'une manière vague et confuse, semblables aux objets qui paroissent à nos yeux dans le désordre et l'obscurité d'un orage.

Hier étoit le jour de ma naissance, et cette nuit... nuit affreuse! Depuis long-temps j'avois remarqué entre eux une secrète intelligence. J'apprends qu'il est de retour; j'arrive chez moi, et je les trouve tête-à-tête.... Ils ne purent déguiser leur embarras. Il savoit, Emilie, à quel point m'affligeoit cette liaison avec une personne qui en est aussi peu digne : ses promesses m'avoient fait espérer un changement, son obstination me piqua jusqu'au vif. Je remarquai dans son maintien, dans ses réponses quelque chose d'extraordinaire; mais, toujours prompte à excuser mes amis, j'attribuai sa con-

duite à un de ces mouvemens d'humeur qui tiennent plus au tempérament qu'au moral, et dont bien souvent nous ne sommes pas les maîtres.

Perfide, ingrate Sara ! pourquoi me suis-je opposée à la résolution de ta mère lorsqu'elle voulût t'éloigner ? Que de maux ton départ m'eût évités !

Enfin arrive le jour fixé pour l'exécution de leur infâme projet. Comme ils m'ont trompée ! Je me vois tout-à-coup la reine d'une fête charmante qu'il avoit préparée à l'insçu de toute la maison. J'oublie bien vîte le passé, et je mets tous mes soins à le lui faire oublier aussi. Jamais je n'éprouvai un plaisir aussi pur, jamais je ne fus aussi gaie. Emilie, pourquoi une joie excessive est-elle toujours pour moi le présage de quelque malheur ?

Il parut d'abord partager ma gaîté ; mais je le vis tomber par intervalle dans une profonde rêverie ; il fixoit alors sur moi des regards attentifs et sombres : le remords, sans doute, lui faisoit déjà sentir son aiguillon.... Oh ! oui, il les suivra, il empoisonnera leurs plaisirs, et vengera l'amitié outragée....

Après le souper il y eut un bal masqué. Je m'y opposai d'abord ; mais je fus obligée de céder aux instances qu'on me fit, et je me masquai. Bientôt les salles furent remplies. Au commencement du bal, Sara vint me trouver, et me proposa de changer de déguisement avec elle. « C'est pour donner le change à l'amoureux M. Wogt, me dit elle ; il me prendra pour vous, et je le confondrai en me démasquant ».

La crainte des persécutions du ridicule Conseiller, et, je dois en con-

venir, l'envie de découvrir, à la faveur de ce déguisement, le secret de ces éternelles chuchoterie qui m'avoient si souvent impatientée, me firent céder à cette fantaisie. En rentrant dans la salle, je ne le vis plus, et un quart-d'heure après, Sara vint me dire qu'elle se trouvoit indisposée, et qu'elle alloit se jeter un instant sur son lit. Je voulus la suivre, mais l'artificieuse créature me pressa tellement, que je restai.

En ce moment, M. de Kerdouan, démasqué, s'approcha de moi, et, trompé par l'habit, il m'adressa mille douceurs; à la fin, lassé de mon silence, il parut bouder, me quitta, et lia, avec M. de Listenai, une partie qui dura jusqu'au jour. Cependant *il* ne reparoissoit pas, et son absence commençoit à m'inquiéter; je ne sais quel noir pressentiment m'agitoit. Le bal finit à mon grand plaisir. Je

me couchai, sans avoir éprouvé la satisfaction que m'avoit promise le commencement de cette journée.

Le matin, en m'éveillant, je vis madame Hann assise auprès de mon lit, et le visage baigné de larmes. Surprise, comme tu peux le croire, je m'empressai de la questionner. Ses sanglots l'empêchèrent longtemps de me répondre; enfin elle m'apprit que sa fille aînée avoit disparu pendant le bal. « Ce que je ne puis concevoir, me dit-elle, c'est que je l'ai vue jusqu'au moment où je me suis retirée, et que, d'un autre côté, M. de Kerdouan n'a quitté qu'il y a deux heures une partie fort animée qui a duré jusqu'au jour ».

Madame Hann achevoit à peine de parler, que Vinette entra précipitamment, en criant d'un air effaré: « Ah! Madame! » Son trouble étoit si grand, qu'elle fut obligée de s'as-

seoir. Enfin, après bien des exclamations et des apostrophes injurieuses contre les hommes, elle me dit qu'elle venoit d'apprendre de Bernard, l'un de nos domestiques, que c'étoit *lui* qui avoit enlevé Sara.

Je fis appeler Bernard. « Vers minuit, me dit-il, j'ai vu passer une personne masquée que j'ai prise pour Madame; et le perruquier qui demeure vis-à-vis, m'a dit ce matin qu'il l'avoit vue traverser la place, et se jeter dans une chaise de poste qui l'attendoit au coin de la rue. Quelques minutes après, j'ai vu passer M. Rosenthal; il avoit l'air fort agité, et le même perruquier m'a assuré l'avoir aperçu, courant de toutes ses forces, en suivant le chemin qu'avoit pris la voiture ».

Je traitai d'abord Bernard et son perruquier de visionnaires, et sortis de mon lit pour passer chez le Comte.

Vinette, qui étoit sortie, rentra, et me dit qu'ayant questionné *son* valet, celui-ci lui avoit répondu : « Mon maître est entré brusquement dans sa chambre vers minuit; il m'a remis un paquet à l'adresse de M. Verner, en me disant de le porter à Francfort, si le surlendemain il n'étoit pas de retour. A ces mots, il me jeta de l'argent, prit ses pistolets, et sortit ».

Il me fut impossible alors de douter de sa complicité; l'étonnement et la douleur m'ôtèrent d'abord la faculté de rien voir et de rien entendre. Revenue un peu de ma première émotion, je passai dans l'appartement de M. de Listenai, que je fis éveiller. Il fut consterné du récit que je lui fis, et envoya aussitôt à la découverte plusieurs de ses gens à cheval; mais ils sont tous revenus sans avoir rien appris.

Pardonne, Emilie, le désordre de

ma lettre ; je ne sais, en vérité, comment j'ai eu la force de l'achever. La pauvre madame Hann est au lit dans l'état le plus affreux, et moi.... tu sens ce que je dois souffrir!... *Son* amitié étoit le seul lien qui m'attachât à cette terre étrangère : le voilà rompu ! Ah ! qu'il est cruel d'être obligé de mépriser et de haïr ce qu'on se plaisoit à estimer et à aimer ! Le haïr !... Non, je ne le pourrai jamais. Je le plains !... le malheureux ! il avoit un cœur fait pour la vertu, et le crime le livre aux remords vengeurs.... Mais, elle ! ah ! c'est elle, c'est elle qui l'a séduit ! Odieuse créature ! avec quel art perfide elle a su le captiver, et l'attirer dans ses filets ! Quelle profonde dissimulation dans l'accomplissement de leurs projets !

Plus je réfléchis à ce qui vient de se passer, et moins je puis me persuader qu'une pareille noirceur ait

pu pénétrer dans *son* ame. Je suis quelquefois tentée de croire qu'un songe pénible abuse ma raison. Lui! le plus franc, le plus loyal des hommes!... Peut-être!... Ah! qu'allois-je dire?... Il n'est que trop vrai, les faits parlent, et je n'ai pas seulement la ressource de pouvoir m'abuser moi-même.

Quelle hypocrisie! quel rafinement de cruauté! au milieu d'une fête!....

Emilie, je n'ai pas la force de continuer: plains ta pauvre

SOPHIE.

LETTRE VII.

E. Rosenthal *au chevalier de* Mercour.

A Winingen, près Coblentz.

Que je me repens, Chevalier, d'avoir eu un secret pour vous! vos avis m'eussent peut-être évité l'école que viennent de m'attirer ma mauvaise tête et ma précipitation. J'étois jaloux, et jaloux sans raison. Honteux de ma foiblesse, je n'ai jamais osé vous la confier; j'ai eu trop de confiance en moi-même, et une jeune fille, Sara Hanni, m'a joué comme un enfant.

C'est elle qui me donna l'idée du bal d'hier. Lorsque les masques eurent rempli les appartemens, je sor-

tis pour changer de costume, afin de pouvoir, à la faveur de ce déguisement, observer Sophie, ou l'entretenir sans en être reconnu. Je ne trouvai pas sur-le-champ mon valet, il étoit occupé à servir; je descendis pour le chercher. Je rencontrai sur l'escalier M. de Kerdouan, qui me tint une demi-heure sur les épines par l'entretien le plus futile; enfin, il me quitta. J'arrivai sur le pallier, et je vis une femme, costumée précisément comme la Comtesse, se glisser vers la porte avec un air de mystère. Je ne doutai pas que ce ne fût Sophie: je la suis et la vois monter dans une voiture qui l'attendoit au bout de la place. Je perds la tête; transporté de jalousie et de fureur, je monte chez moi, je prends mes pistolets et m'élance sur les traces de la fugitive. Je m'informe, dans la rue, du chemin qu'a pris la voiture;

un homme me répond qu'il a entendu indiquer au postillon le pont de la Moselle. J'y vole, et, guidé par le bruit de la chaise, je cours ainsi à-peu-près une demi-lieue. Tout-à-coup l'haleine et les forces me manquent, et je tombe de fatigue sur le chemin.

La rage qui me transportoit, l'impossibilité où je me trouvois de poursuivre la voiture, dont je n'entendois plus le bruit, l'obscurité la plus profonde, rendoient ma position affreuse. Au bout de quelques minutes j'entendis le fouet d'un postillon: c'étoit une chaise de poste qui revenoit à vide de Coblentz: j'appelai celui qui la conduisoit, je l'engageai à me laisser monter dans sa voiture. Au moyen d'un bon pour-boire, il fouetta ses chevaux à les crever et seconda parfaitement mon impatience. En effet, à peine eûmes-nous

fait deux lieues, que nous rencontrâmes la voiture que je poursuivois. Je la fais arrêter et questionne le postillon. Il me dit avoir conduit à Guls, village éloigné d'une demi-lieue de l'endroit où nous étions, une jeune femme avec laquelle il étoit parti de Coblentz à minuit. C'est elle, m'écriai-je, et, continuant notre route, nous arrivâmes bientôt au village indiqué.

Tout le monde dormoit. Je fais ouvrir, après bien du bruit, la porte d'un cabaret où j'attendis le jour, ne doutant pas que Sophie ne se fût arrêtée dans ce village. Dès le matin je me fis conduire dans deux ou trois auberges, et j'appris dans l'une qu'en effet une jeune dame y étoit arrivée il y avoit quelques heures; qu'après avoir pris quelques tasses de thé, elle étoit partie à la pointe du jour, seule et à pied; et qu'elle avoit pris

le chemin de Winingen, village à un quart de lieue de celui où j'étois.

Je demande des chevaux et me rends au village indiqué; mais personne n'avoit vu celle que je cherchois. Désespéré, mais excédé de fatigue, je me jetai sur un mauvais lit, en ordonnant que l'on m'éveillât au bout d'une heure. Ma lassitude, et quelques verres d'un mauvais vin que j'avois bus coup sur coup, m'eurent bientôt endormi. Jugez de ma colère, lorsqu'en m'éveillant je m'aperçus que mon sommeil avoit duré six maudites heures. « Monsieur dormoit si bien, que nous n'avons pas osé le déranger. » Voilà ce que me répondirent mes hôtes. Au moment où j'allois partir pour continuer mes perquisitions, une jeune fille entra dans la chambre, et raconta qu'elle avoit vu à la pointe

du jour une jeune dame bien mise qui, après avoir fait le tour du village, étoit entrée chez Anne-Marie, la nourrice de mademoiselle Sara Hann.

Je me fais conduire aussitôt chez cette femme. Je frappe, personne ne répond. Je fais du bruit et menace d'enfoncer la porte; une vieille femme vient me l'ouvrir en tremblant. Je me précipite dans la maison, et peu s'en faut que je ne renverse la vieille. Je parcours toutes les chambres, je trouve une porte fermée : la serrure cède à une violente secousse : un homme s'avance vers moi l'épée à la main ; je dirige vers lui mes pistolets, il s'éloigne. J'approche du lit, je tire les rideaux, et je reconnois..... Sara !

Je fus plus surpris et plus confus qu'elle. « Vous voyez qu'il est trop tard, me dit-elle avec une assurance

qui me pétrifia. Allez rapporter à ceux qui vous ont envoyé ce que vous avez vu ». Je lui répondis que personne ne m'avoit envoyé, que le hasard seul nous avoit fait rencontrer dans cette maison, enfin que ce n'étoit pas elle que je cherchois. J'adressai des excuses à M. de Kerdouan, et lui fis quelques représentations sur la démarche imprudente qu'il venoit de faire. Je finis par prier Sara de m'accorder un entretien particulier, et je me retirai vers la fenêtre pour lui laisser la liberté de s'habiller.

J'appris dans cet entretien, avec un mélange de honte et de plaisir, que, pour mieux tromper ses parens, Sara avoit engagé la Comtesse à changer d'habits avec elle, et que, par la même raison, Kerdouan avoit fait jusqu'au jour la partie de M. de Listenai; que cette lettre mystérieuse

qui m'avoit donné tant d'inquiétudes étoit d'un certain M. Wogt, personnage ridicule que le vœu des deux familles destine à être l'époux de Sara. Celle-ci, aidée de Vinette, a persuadé au galant Conseiller qui ose être amoureux de Sophie, qu'il en étoit vu d'un œil favorable, et qu'il feroit bien de lui écrire. Le projet de mademoiselle Hann étoit de se servir de cette lettre pour confondre son prétendu et justifier ses refus ; mais ce plan n'a eu aucune suite par la trop grande bonté de la Comtesse, qui a beaucoup ri de la lettre et l'a gardée. Sara me dit aussi qu'elle savoit, à n'en pas douter, que les visites du duc de C*** n'avoient pas Sophie pour objet, mais bien Caroline, qu'il soupçonne cachée dans la maison.

Cette explication fut un trait de lumière qui m'ouvrit sur-le-champ

les yeux sur tout ce que la conduite de Sophie avoit eu d'énigmatique jusqu'à présent. Je voulus repartir sur-le-champ, mais je n'avois ni voiture ni chevaux. L'agitation et la fatigue que j'avois éprouvées ne me permettoient pas d'aller à pied jusqu'à Coblentz, et ne pouvant mieux faire, je me couchai. Bientôt un accès de fièvre me saisit. L'accès est passé ; mais ma foiblesse me retient sur un mauvais grabat où je griffonne cette lettre que vous remettra un homme que j'envoie à Coblentz pour nous amener une voiture. De grâce, Chevalier, rendez-vous chez madame Hann pour la préparer à recevoir le couple fugitif que je ramènerai. Voyez aussi Sophie, et colorez le mieux qu'il vous sera possible mon brusque départ : les prétextes ne vous manqueront pas. C'est chez vous que je descendrai,

et ma conduite se réglera sur ce que vous m'aurez appris.

Votre sincère ami

E. Rosenthal.

P. S. Je ne serai chez vous que demain à nuit close. Malgré mon impatience il m'a fallu condescendre au desir des deux amans. Ils vouloient fuir en Hollande; mais je les ai déterminés à me suivre, à se jeter aux genoux de madame Hann, et à se mettre à sa discrétion. Sara a beaucoup pleuré. Sans en convenir, elle se repent déjà d'avoir consenti à cet enlèvement, et presse son ravisseur de la ramener. Vous voyez que j'ai dû céder à leur intention de n'arriver que de nuit.

LETTRE VIII.

SOPHIE à EMILIE.

Coblentz.

Je suis rendue à la vie ! Rosenthal n'est pas un perfide, un lâche suborneur ; il est vertueux et n'a pas cessé de l'être !

Le chevalier de Mercour, qui sort d'ici, étoit chargé de ses excuses ; il m'a appris qu'une affaire d'honneur, heureusement arrangée par des amis, avoit forcé Edouard de s'absenter si brusquement au milieu du bal. Emilie ! que j'étois injuste ! que de réparations je lui dois ! mon amitié pourra-t-elle jamais effacer les injurieux soupçons que j'ai osé concevoir ? Ah ! de quel poids

mon cœur est soulagé! Je respire librement, semblable à celui qu'une grâce inattendue arrache au glaive suspendu sur sa tête.

C'est M. de Kerdouan qui a enlevé Sara. Ces deux amans ont écrit à madame Hann une lettre bien soumise, bien tendre, dans laquelle ils lui demandent la permission de venir ce soir se jeter à ses genoux. Un heureux hasard leur a fait rencontrer Rosenthal, qui les a décidés à cette démarche : sans lui, ils fuyoient en Hollande. Madame Hann gronde, pleure, menace ; mais on voit aisément que la joie d'avoir retrouvé sa fille égale la douleur que sa conduite lui cause, et qu'un prompt pardon attend les coupables.

Ah! mon amie, que l'amour est dangereux! et combien je me félicite de ne connoître que la douce amitié! Ce dernier sentiment suffit à mon

cœur, le remplit tout entier, et ne lui laisse pas soupçonner d'autre félicité. Adieu, mon Emilie; bientôt il sera ici. Je me suis empressée de te faire part de ma joie, pour que tu ne gémisses pas plus long-temps que moi des peines que j'ai éprouvées.

Ton amie

SOPHIE.

LETTRE IX.

E. ROSENTHAL *à* W. VERNER.

Coblentz.

JE suis au comble de mes vœux, cher Wilhelm, et cependant toujours la proie de l'inquiétude et des desirs. Un concours de circonstances extraordinaires m'a encore

une fois fourni l'occasion de connoître le cœur de Sophie, et d'y découvrir tous les symptômes de l'amour. Cette femme inconcevable est la seule qui puisse allier le calme des sens avec une sensibilité aussi exquise. Quels blasphêmes, Verner, j'ai osé tracer dans ma dernière lettre! O Sophie! si tu savois à quel point, dans mon égarement, j'ai pu t'outrager et t'avilir, non, jamais tu ne me pardonnerois.

(*Ici Rosenthal raconte à son ami les événemens que l'on a lus dans les deux lettres précédentes. Il poursuit ainsi :*)

J'arrive enfin, je tremblois de crainte et d'impatience, mon cœur palpitoit violemment, la honte et le repentir devoient se lire sur mon front. J'avois à peine atteint le haut de l'escalier, que je la vis accourir au-devant de moi avec Caroline. Je

n'osai me livrer au transport qui m'entraînoit vers elle; mais Sophie s'abandonna sans réserve aux mouvemens de son cœur; elle m'ouvrit ses bras, m'y serra avec force, et présenta sa joue à mes baisers; une pudeur factice ne vint pas glacer ces caresses; la confiante Sophie les recevoit et les rendoit avec toute l'ardeur de l'amour, et l'innocence d'un enfant. O vous, prudes austères qui blâmerez Sophie! sachez que vos regards, vos oreilles et vos discours sont moins chastes que ses baisers.

D'abord nos yeux seuls furent les interprètes de nos ames; son émotion l'empêchoit de parler; la honte, le repentir et la joie me rendoient muet. Sophie me présenta une main, donna l'autre à Caroline et nous conduisit à son boudoir. « Méchant, me dit-elle en me faisant asseoir à ses côtés, est-ce ainsi

que vous remplissez les devoirs de l'amitié ? Me laisser dans de pareilles inquiétudes ! » Je voulus m'excuser. « Point d'excuses, continua-t-elle, vous êtes impardonnable. » Et fixant Caroline avec un sourire enchanteur. « Le voilà, et le plaisir de le revoir me fait oublier tous les reproches que je lui avois préparés. Mais il est un tort que je n'oublierai jamais, et cependant c'est moi qui l'ai eu : votre peu de confiance en moi m'a fait commettre une injustice.... qui m'a donné tout à-la-fois à soupçonner votre probité, vos mœurs et votre amitié. Me pardonnez-vous, Rosenthal ?— C'est à moi, m'écriai-je en me jetant à ses genoux et oubliant la présence de Caroline, à demander pardon. Je suis bien coupable, puisque j'ai pu causer à Sophie un moment de chagrin. — O mon ami ! reprit-elle,

nous avons tous les deux des torts, mais je ne sais si vous éprouvez à les réparer le même plaisir que moi ». En disant ces mots, elle se baissa vers moi pour me relever; son visage touchoit presque le mien, et j'osai.... Sophie tressaillit, une rougeur subite colora son front, et je lus dans ses yeux plus de trouble que de colère. Caroline s'aperçut de l'embarras de son ami. « Allons, Monsieur, me dit-elle, j'ai aussi besoin de pardon, car il n'est pas de mal que je n'aie dit de vous: faisons aussi notre paix ». En disant ces mots, elle me présenta sa jolie bouche, que je baisai. Je vis que cette plaisanterie faisoit plaisir à la Comtesse, et dissipoit un peu le trouble causé par ma hardiesse. Qu'elle me parut belle en ce moment! Le désordre de sa toilette même lui prêtoit de nouveaux charmes. Une femme moins

éprise, une amie, eussent peut-être, pour me recevoir, apporté plus de soin à leur parure; mais Sophie ne pensoit qu'à moi, et s'étoit entièrement oubliée.

Sur ces entrefaites, on appela Caroline. « C'est pour les préparatifs du voyage, me dit-elle; monsieur de Listenai conduit Lolotte à Cologne. Les yeux de la petite vont assez bien, mais le Comte veut encore consulter l'oculiste. Caroline les accompagnera. » Nous profitâmes de cet instant de liberté pour nous livrer à la plus intime confiance; je détruisis sans peine les soupçons que Sophie avoit conçus; elle fit avec la même facilité évanouir les miens. Notre raison étoit persuadée, mais nos cœurs avoient besoin de cette effusion et des tendres assurances d'un attachement éternel. Avec quelle naïve tendresse elle me dévoiloit tous ses

sentimens! avec quel feu elle me peignoit son amour sous les traits de l'amitié, avec quel entier oubli d'elle-même, avec quel abandon elle se livroit sans défiance à ces épanchemens! Dans mon ivresse, j'osai la presser contre mon cœur; je crus sentir ses bras répondre à cette douce étreinte. Ce moment me perdit, ma raison s'égara, je tombai à ses genoux. Je ne sais ce qu'alors je fis et je dis; mais tout-à-coup Sophie se leva avec effroi, et s'éloigna précipitamment. Après avoir fait quelques pas, elle se laissa aller dans un fauteuil, mit ses mains devant ses yeux et fondit en larmes.

« Sophie, m'écriai-je! pourquoi ces pleurs?..... Dieu! aurois-je pu vous offenser? — Malheureuse que je suis, dit Sophie d'une voix étouffée! — O la plus chérie des femmes et la plus digne de l'être! quoi! seriez-

vous malheureuse par un homme qui voudroit vous placer sur un trône, et mettre l'univers à vos pieds, qui donneroit sa vie pour racheter une seule de vos peines! Pardonnez, pardonnez-moi si vous voulez que je vive, excusez un moment d'erreur auquel mon cœur n'a aucune part. — Oh! oui, oui, s'écria Sophie à son tour, en se levant avec vivacité, et pressant mes mains dans les siennes. Oh! oui! dites-moi, répétez-moi que vous ne m'aimez pas... je vous en prie!... Je serois obligée de vous fuir, si..... Rosenthal, dites que l'amitié règne seule dans votre cœur!.... » Et retombant sur son fauteuil, elle dit à voix basse: « Insensée! je veux le porter au mensonge..... je veux me tromper moi-même!.....

— Je ne sais, lui dis-je, ce qui a pu m'échapper dans un moment de

délire; mais jamais celui qui a osé prétendre au glorieux titre d'amant de Sophie ne souillera ses lèvres par un mensonge. Si j'ai dit que le plus tendre amour s'est uni dans mon cœur à l'amitié, j'ai dit vrai. Il n'est pas plus en mon pouvoir de renoncer à ce sentiment qu'il ne l'a été de m'en défendre. Rien ne pourra éteindre cet amour, mais il est si pur que la plus austère vertu ne sauroit le blâmer; il ne diffère de l'amitié que parce qu'il est plus vif, et qu'il nous place plus près du bonheur ».

En ce moment, Wilhelm, je pensois ce que je disois, et l'ami du chevalier de Mercour étoit redevenu ce qu'il fut autrefois. « Ah! Rosenthal, me dit Sophie, en essuyant ses beaux yeux, quel bien vous me faites! je vous retrouve vertueux, même au milieu du délire de cette

funeste passion, et je jouis de la douceur de pouvoir vous conserver mon estime. Combattez, détruisez cet amour..., il faut me le promettre, ou renoncer à me voir.... Oui, vous me le promettez, et la loyauté que je vous connois m'est un garant de la victoire que vous remporterez sur vous-même. » Je promis tout et avec sincérité, mais je reconnois que je me suis engagé trop témérairement. « Je vais mettre sur-le-champ vos sentimens à l'épreuve, ajouta Sophie. L'absence seule triomphe de l'amour, suivez monsieur de Listenai à Cologne. J'espère que le temps et la réflexion guériront votre cœur, et que le Comte, à son retour, me ramènera en vous un ami digne de ce nom. » Je voulus me plaindre de ce bannissement. « Songez à m'obéir, dit Sophie en m'interrompant, si vous voulez me revoir encore, et

croyez que vous n'éprouverez pas une peine que mon cœur ne partage. Rosenthal, si vous m'étiez moins cher, je ne desirerois pas aussi ardemment votre retour à la raison, je ne vous éloignerois pas pour un temps limité, mais je vous interdirois à jamais ma présence. »

Caroline, en rentrant, interrompit notre entretien. Je me retirai dans mon appartement, ivre d'amour et le cœur navré de douleur ; je ne sortis que pour m'aller mettre à table, et, sans autre préambule, je priai le Comte de me permettre de l'accompagner à Cologne. — « Je n'osois vous le proposer, me répondit celui-ci, quoique je le desirasse beaucoup ». — Sophie ne dit rien, mais ses yeux ne furent pas muets. En quittant la salle à manger, elle me serra la main que je lui donnois, et me témoigna, par quelques mots,

qu'elle étoit satisfaite de mon obéissance. Son émotion et son attendrissement étoient visibles, et elle se retira seule pour s'y livrer plus à son aise. Son mari l'embrassa ; je m'avançai à mon tour, elle n'osa me refuser le baiser d'adieu : elle trembloit ; sa joue étoit brûlante, et nous eûmes peine à retenir nos larmes. Sous prétexte des préparatifs à faire pour mon voyage, je m'échappai promptement.....

J'ai en vain essayé de dormir, et, après avoir tout disposé pour mon départ, j'ai employé le reste de la nuit à t'écrire.

Mais le jour paroît..... On m'appelle. Adieu, Verner. Fatale promesse !.. je regrette de l'avoir faite !... Mais il n'est plus temps, il faut partir.

Ton ami

E. Rosenthal.

LETTRE X.

Le chevalier de MERCOUR *à* SAINVAL.

Coblentz.

MON plan est changé, Sainval, et Listenai échappera à la commune destinée des maris, ou ce sera par moi que son chef recevra cet ornement dont l'incurable Rosenthal ne veut pas le décorer. Le flegme germanique glace les sens de ce pauvre jeune homme, et le soleil de la raison ne dissipera jamais les vapeurs qui offusquent ses idées. Il est en ce moment à Cologne, où la sublime Comtesse l'a mis en pénitence, et il l'a bien mérité. Qu'une femme est malheureuse de s'attacher à de pareilles *espèces*! à moins d'être une

de Beaumont, et d'user de la recette du vin de Champagne. Tout leur amour n'est que dans la tête, ou, pour mieux dire, ce n'est que de l'amour-propre. Ils savourent le plaisir d'essayer l'effet de leurs charmes, et se contentent de cette jouissance.

Rosenthal m'a adressé, avant de partir, une lettre qu'il ne tiendroit qu'à moi de regarder comme impertinente, si celui qui l'a écrite ne m'inspiroit plus de pitié que d'indignation. Cependant je dois lui savoir gré de l'excès de sa sottise; elle m'ouvre les yeux sur celle que je faisois en voulant le servir. Sophie l'aime, cela est clair; mais ce sentimental personnage la fera mourir à force de respects. Le raccommodement qui a suivi leur brouillerie a été des plus tendres; il ne tenoit qu'à lui de le rendre décisif; mais ce philosophe à

la glace a préféré tourner tout cela en une belle scène, bien touchante, bien romanesque, à la suite de laquelle il m'a écrit son extravagante épître... C'est un mélange d'injures, d'imprécations, d'avis et de douceurs.

La persuasion où j'étois que l'amour de la comtesse rendroit vains tous les efforts que j'emploierois pour lui plaire, m'avoit fait laisser à Rosenthal la gloire et le plaisir d'initier cette femme à nos mystères; mais, assuré depuis que l'ennui chassera bientôt l'amour du coeur de Sophie, l'espérance a rentré dans le mien, et m'a donné le courage de me replacer sur les rangs. Pour arriver à ce but, voici, je crois, la marche que je dois suivre.

Détruire dans l'esprit de la Comtesse les fâcheuses impressions qu'elle nourrit contre moi, y faire naître de

l'estime, obtenir sa confiance en me plaçant entre elle et son amant, non comme un obstacle, mais comme un tiers utile par ses conseils et par sa complaisance : tels sont les moyens qui, j'espère, m'obtiendront bientôt la confiance de Sophie, et peut-être son secret. Je lui deviendrai nécessaire, et j'occuperai la seconde place dans son cœur. Arrivé à ce point, il ne me restera plus qu'à mettre en usage cette petite intrigue usitée à la cour, et qui consiste à supplanter ses amis, en leur donnant, sous le voile de l'attachement, les conseils les plus perfides, et en les perdant à force de leur faire faire des sottises.

Tu conçois, d'après les dispositions de Rosenthal, qu'il ne me sera pas difficile d'arriver à mes fins. Sophie est de ces femmes dont il faut s'emparer brusquement, et que les

lenteurs de la campagne la plus savante et la mieux combinée ne réduiront jamais ; elle ne doit pouvoir lire dans son cœur que lorsqu'elle n'aura plus rien à refuser à son amant : alors, ce premier pas fait, elle ne connoîtra plus de bornes, et cherchera à oublier, à force de plaisirs, la perte de sa vertu. Si, au contraire, on ne surprend pas ses sens, si on lui laisse apercevoir que l'amour règne sur elle, la vue du danger lui donnera des forces, et il n'est pas de résolution extrême dont elle ne soit capable pour se garantir d'une chute. Ceci explique la conduite que je dois faire tenir à Rosenthal.

Voilà mon plan; communique-moi tes réflexions. Je ne te parle pas de ces minces détails, de ces lieux communs de la galanterie, comme correspondance interceptée, espionnage, arrangemens avec la soubret-

te, etc., tout cela est déjà fait. J'ai trouvé dans Vinette une fille extrêmement attachée à la Comtesse; c'est un sentiment dont tous ceux qui l'approchent ne peuvent se défendre; mais j'ai observé en même temps qu'elle est extrêmement intéressée. Je lui ai donc parlé de sa maîtresse avec le plus grand éloge; je me suis amèrement plaint du peu d'estime qu'elle paroissoit avoir pour moi, du refus de m'admettre dans sa société intime. J'ai appuyé tout cela par un petit présent, qui a paru à mademoiselle Vinette la plus concluante de toutes mes raisons. Mon chasseur, de son côté, cultive, par des procédés différens, les bonnes grâces de cette fille, lui dit de moi tout le bien imaginable, en sorte qu'elle ne doute plus que je ne sois un des hommes les plus vertueux et les plus calomniés de Paris. Toutes ces pré-

cautions n'ont point été perdues, et jamais la mauvaise opinion que Sophie eut de moi n'égala l'estime qu'elle me porte en ce moment. Voici ce qui a donné lieu à ce changement :

(*Le Chevalier raconte l'entrevue de Sophie et de lui chez l'Invalide. Il continue :*)

A onze heures, Guérin m'avoit déjà tout appris. Tu devines ce que je fis; j'avois précisément, peu de jours auparavant, gagné cinquante louis au biribi; je les destinai au bonhomme. Tout réussit à souhait. Sophie me rencontra dans la cabane; je jouai l'embarras, la confusion, et m'éclipsai, en recommandant le silence au soldat. Je savois d'avance qu'il n'en seroit que plus empressé à publier mes bienfaits. Le soir même, je reçus le prix de ma bonne action. Je rencontrai la Comtesse chez la maréchale de Beaunoir; elle m'accueillit

avec une bonté toute particulière, et m'entretint, le peu de temps que dura sa visite, du ton le plus affectueux.

Madame de Listenai, depuis le départ de son mari, a fait fermer sa porte à tout le monde ; elle mange peu, rêve et écrit beaucoup. Je me suis présenté deux fois à sa porte, sans pouvoir être admis. « Madame est malade, répondent ses gens ». Entends-tu cela, Sainval ? Elle est malade, c'est-à-dire dans le moment de crise. Heureux Rosenthal ! non, tu n'es pas digne de faire soupirer cette tendre colombe ! Je ne doute pas que la solitude à laquelle se voue la Comtesse ne lui fasse faire bien des découvertes. Malgré l'ordre sévère donné à ses gens, je ne me rebuterai pas ; il faut absolument que je voie cette vertu agonisante.

Adieu, mon gros ami, porte-toi

bien, aime-moi un peu, et donne-moi ton avis sur mon plan. Tu vas être bien fier de me voir te demander des conseils : Molière ne consultoit-il pas sa servante? Adieu encore une fois; mille baisers à ta petite Julie, et deux sur ta face joufflue.

Ton ami

M***.

LETTRE XI.

SOPHIE à ÉMILIE.

Coblentz.

JE suis seule, Emilie, et bien seule, puisque je ne reçois pas une seule ligne de toi...... Ma Lolotte a suivi son père, et je pleure en ce moment sur le berceau de mon

Emile, qui vient d'expirer presque subitement au milieu d'affreuses convulsions. Le pauvre enfant me tendoit ses petites mains!.. Il attendoit du soulagement de sa mère!... Mais dois-je le plaindre à présent? il ne souffre plus. La vie est-elle un bien qu'on doive regretter? Hélas! la mort ne fait de malheureux que ceux qui survivent aux objets qu'ils ont chéris!...

Le second jour de ma solitude.

Je n'ai pu continuer cette lettre, Emilie, ma douleur et mes larmes m'en ont empêchée.

Madame d'Héricour vient de perdre son époux; et comme ce n'étoit que par complaisance pour lui qu'elle se trouvoit ici, elle doit retourner à Paris dans quelques jours. Ton silence me fait craindre que quelques-unes de nos lettres ne se soient per-

dues, c'est pourquoi je prendrai dorénavant le parti de te les adresser par des occasions sûres. Madame d'Héricour te portera celle-ci, ou plutôt le journal de ma solitude.

Mes larmes n'ont pas encore cessé de couler ; l'image de mon petit Emile ne me quitte pas, même pendant mon sommeil. Cette nuit, je me suis trouvée, en songe, sur les bords du Rhin. Un orage affreux obscurcissoit le ciel, et le tonnerre retentissoit avec fracas. Je voulois fuir; mais le sable fuyant sous mes pieds, je me voyois à chaque pas sur le point d'être engloutie dans le fleuve. J'allois cependant atteindre une riante prairie qui bordoit le rivage, lorsqu'un monstre affreux s'élança du milieu des fleurs. Je m'écriai, je voulus fuir, et le monstre alloit m'atteindre, lorsque j'entendis sur l'autre rive une musique douce

et harmonieuse. Je jetai mes regards de ce côté, et je vis, dans un bosquet de roses, mon Emile reposant sur les genoux de ma mère. Elle me vit et me sourit; Emile s'éveilla, et tous les deux me tendirent leurs bras. J'hésitai quelques instans; mais, tournant la tête, je vis le monstre à deux pas prêt à s'élancer sur moi. Je bannis alors toute frayeur, et me précipitai dans le fleuve : en même temps, un enfant de la plus grande beauté s'approcha de moi, me soutint sur les flots et me fit aborder. Je me jetai dans les bras de ma mère avec tant d'émotion, que je sortis, par le réveil, d'un songe à-la-fois si pénible et si doux.

Le septième jour.

Toujours point de lettres! Emilie, c'est bien mal à toi, car je n'eus

jamais un plus grand besoin de consolations. Une inquiétude secrète m'agite ; je suis plongée dans la tristesse ; mon clavecin, mes livres, mes pinceaux ne m'offrent plus de distractions, et je n'éprouve de soulagement qu'en t'écrivant. Mais comment te rendre compte de mes pensées? Je rêve des heures entières, et lorsque je reviens à moi, cette rêverie ne laisse aucune impression dans mon esprit. Un nuage épais semble envelopper mon esprit ; je ne puis démêler ce qui s'y passe. Oui, Emilie, l'homme n'est pas fait pour être seul. Ma porte est fermée à tout le monde ; je suis malade pour mes connoissances, et, en vérité, je ne suis pas bien. Mais depuis que je vis ainsi, les plus sombres idées m'assiégent sans cesse. Aurois-tu deviné juste? Depuis quelque temps Rosenthal me communiquoit sa douce gaîté ; j'étois parve-

nue à surmonter ma mélancolie habituelle, et M. de Listenai me complimentoit sur l'heureuse influence du climat de l'Allemagne.... Et depuis qu'il n'est plus là, un invincible ennui m'accable ; la solitude me déplaît, et l'idée de voir le grand monde m'est odieuse.

Je continuerai donc à rester seule ; mais, pour sortir de cet état de langueur et d'abattement, je relirai tes lettres, et je t'écrirai. T'écrire ! quoi ?

Pour jeter plus de variété dans mon journal, j'y joindrai quelques chapitres d'un petit manuscrit que Rosenthal m'a laissé en partant. Il porte pour titre : *Suite de la Vie et des Opinions de Tristram Schandy*. Quoique dans le premier chapitre le traducteur prétende avoir trouvé le manuscrit derrière une vieille tapisserie dans une auberge du Langue-

doc, et qu'il le donne hardiment comme l'ouvrage de Sterne, je soupçonne Rosenthal d'être l'auteur de cette suite. Sterne avoit une manière à lui seul ; on s'en est un peu rapproché dans le manuscrit que je tiens. Tu pourras y prendre une idée de l'esprit et de la gaîté d'Edouard.

CHAPITRE Ier.

L'AN de grâce ou de disgrâce 1788, j'étois à Paris. Mon hôte vint un matin, et me dit : « Criez *vive le Parlement !* il a sauvé la patrie ». Et moi de crier *vive le Parlement !* Le lendemain, je me trouvai chez Josserand. Un de mes amis m'aborde : « Le Parlement, me dit-il, sous le manteau du patriotisme, ne cherche que ses intérêts, tout en paroissant ne s'occuper que de ceux du peu-

ple. Necker seul nous sauvera : *Vive Necker !* »

Fidèle à mon plan de soumettre ma conduite aux opinions des peuples chez lesquels j'habite, je joignis le buste de Necker à mes pénates; mais huit jours après ce n'étoit plus cela...

Fatigué d'élever tous les jours un nouvel autel, je pris mon parti sur-le-champ, et m'enfuis vers les provinces méridionales. Je ne m'arrêtai qu'à Montpellier. J'espérois que la beauté de leur climat auroit garanti les Languedociens de l'épidémie qui se manifestoit vers le Nord; mais c'étoit bien un autre train dans ce pays....

« Que dites-vous *de la Cour plénière ?*... Êtes-vous pour *l'égale représentation ?*.... — Moi, Messieurs? je suis un bon Germain, ami de la paix et de la joie, se sou-

ciant fort peu de *la Cour plénière*, et encore moins de *la représentation.* Je suis venu parmi vous pour rire à mon aise. — Il est bien question de rire, s'écria-t-on? » — Effrayé, comme on peut le croire, je me hâtai de quitter ces ennemis de la joie, et je résolus de rester enfermé dans mon appartement jusqu'à mon départ. Las de me promener, d'écrire et de rêver, je me jetai dans un ample fauteuil, et, en attendant qu'un sommeil propice vînt fermer mes yeux, je les promenai sur les personnages d'une ancienne tapisserie qui garnissoit le fond de mon alcove. Il me sembla la voir agitée par le vent, et, soupçonnant qu'elle masquoit une issue secrète, je voulus m'en assurer : mais, au lieu d'une porte, j'aperçus une petite armoire, dont la serrure, rongée par la rouille, céda à mes premiers efforts. Je tirai

de cet obscur réduit une liasse de papiers qui avoient éprouvé les outrages du temps et des souris ; et, lorsque j'eus secoué la poussière qui en couvroit les feuilles, je lus, avec un frémissement de plaisir, ces mots anglais : *Suite de la Vie et des Opinions de Tristram Schandy.*

Oncle Tobie ! savant et judicieux *Schandy !* bon *Yorik*, et toi, fidèle *Trim!* je me retrouve donc dans votre société ! Oh ! que vous m'intéressez tous, jusqu'à *Obédiah !* Vous reverrai-je, docteur *Slop*, veuve *Weidman*, et toi, brave et infortuné fils du capitaine *Lefèvre ?*

Ma mémoire me peignit à-la-fois tous ces personnages, et la connoissance fut aussitôt renouée. C'est principalement sur vous, oncle Tobie, et toi, son loyal serviteur, que mes souvenirs s'arrêtent avec le plus de complaisance ! O Tobie ! type de

toutes les vertus, pourquoi la nature a-t-elle brisé le moule dans lequel tu fus modelé ? Quand une désolante philosophie vient dessécher mon cœur par ses cruelles vérités, je reviens à toi, et je préfère ta précieuse bonhomie à tous le fatras de la science. Dans ta paisible retraite, ignoré du monde que tu ignores, tu coules des jours sereins.... Mais, chut ! la veuve Weidman, les femmes, ou plutôt le diable !...

Après ce monologue, je descendis chez mon hôtesse ; elle étoit une de ces jeunes Languedociennes avec lesquelles Tristram dansoit de si bon cœur. Je lui demandai si elle avoit conservé la tradition des personnes remarquables qui avoient habité sa maison depuis cinquante ans. Un grand éclat de rire fut sa réponse ; le rire est contagieux, j'en fis autant. Mais la grand-mère, mettant bas ses lunettes et son

tricot, nous fit passer en revue à-peu-près deux générations. « Enfin, je me souviens, ajouta-t-elle, d'avoir logé deux Anglaises; elles partirent subitement sur la nouvelle de la mort de leur père, qui étoit, je crois, un prêtre protestant. — C'est cela même, m'écriai-je ! le manuscrit est authentique ; véritable héritage de Sterne ! Miss Sterne se proposoit sans doute de traduire les ouvrages de son père, qui lui avoit prêté ce manuscrit. La nouvelle terrible de sa mort, et le trouble d'un départ précipité, lui auront fait oublier ce précieux écrit, qu'elle aura cru ensuite perdu. C'est cela même, répétois-je en regagnant ma chambre et me frottant joyeusement les mains; et me voilà déchiffrant les feuilles poudreuses, et les traduisant de mon mieux. La première étoit tellement déchirée, que je n'ai pu déchiffrer le chapitre 1er, et,

pour qu'il n'y eût rien de perdu, j'ai mis à la place cet avertissement.

On revient de la poste : point de lettres de toi ni d'eux. Je suis triste, mais triste à pleurer.

Le huitième jour.

Rien de nouveau, chère Emilie ; par conséquent beaucoup de tristesse et d'ennui. J'ai été ce matin à l'église, où j'ai entendu une excellente musique. En général les Allemands sont meilleurs musiciens que nous : Gluck a fait oublier Rameau ; mais quel Français fera oublier Gluck ?

J'ai passé moi-même à la poste en revenant de l'église ; j'y ai rencontré le chevalier de Mercour, qui m'a galamment offert sa main. J'étois de si mauvaise humeur de la négligence

de mes amis, que je crains d'avoir mal répondu à sa politesse. Il faut avouer que ses galanteries et ses douceurs étoient bien hors de saison.

Mais revenons à Sterne, ou plutôt à Rosenthal.

CHAPITRE II.

Principes de Tactique.

La porte achevoit de tourner sur ses gonds avec son bruit accoutumé, et mon père en suivoit des yeux le mouvement avec un soupir d'impatience, lorsque mon oncle Tobie, quittant sa pipe sociale, et s'approchant de lui : « Frère, dit-il, c'est un point résolu ; puisque la paix est faite, je veux me marier.

— Pauvre Tobie, répondit mon père, *ton âne* n'est donc pas encore dompté ? Tu veux te marier ! es-tu donc las d'être heureux ? As-tu mû-

rement réfléchi aux fins du mariage, à ses obligations, à ses épines? Connois-tu seulement cet être presque incompréhensible auquel tu veux unir ton sort? As-tu appris à distinguer son bon et son mauvais côté?

— Frère, répondit mon oncle, il me semble que la connoissance de toutes ces choses est fort inutile dans le mariage. Il en est de cet état, disoit M. Yorick dimanche dernier, comme de tous les autres; ses fleurs sont mêlées d'épines, afin qu'elles ne nous attachent pas exclusivement, et ne nous fassent pas perdre de vue le but où doit tendre tout bon chrétien. Je compte m'enrôler, ainsi que vous et mon père l'avez fait, sans m'embarrasser de toutes ces subtilités. J'échouai, il est vrai, la première fois dès le début..... — Précisément, s'écria mon père, c'est cette imprévoyance qui a introduit dans le

monde tant de maux et de travers. Tu as échoué dès le début, cher Tobie, et quelle en est la cause ? C'est ton ignorance sur ces points essentiels »....

Ici mon père se leva et se plaça vis-à-vis son frère. Il avoit déjà éprouvé l'avantage de cette position, qui le mettoit à l'abri des excursions militaires du capitaine.

« C'est une grande question, continua-t-il, que celle de savoir si les femmes ont reçu une ame du créateur, ou si elles ne sont que des machines destinées à la reproduction des êtres. Les sentimens sont partagés sur ce point ; pour moi je crois que l'ignorance et une pernicieuse politique ont seules pu décider pour l'affirmative. Quant à moi, qu'aucune considération ne retient dans la recherche de la vérité, je déclare franchement que je suis pour la né-

gative. *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* Ma femme est ma femme, mais la vérité est ma maîtresse »......

En disant ces mots il posa joyeusement ses mains sur celles de mon oncle, puis il poursuivit :

« Loin de moi ces philosophes timides, indignes de ce nom, qui composent avec l'erreur, et laissent un voile à la vérité. Qu'ils cessent de se parer du nom de sages. Le philosophe vraiment digne d'être appelé ainsi est celui qu'enflamme la noble ambition d'éclairer son siècle, qui frappe par-tout l'erreur sans ménagement et sans relâche, qui aborde sans crainte la vérité, qui, sans égards pour ce qu'on appelle respect humain, renverse le mensonge. C'est ainsi qu'on triomphe; mais si l'on temporise, au contraire, le voile qui ».....

Mon père s'animoit en parlant, et l'imagination de mon oncle s'échauffoit dans la même proportion. Je ne sais, en vérité, lequel des deux étoit le plus éloigné du sujet d'abord entamé.

« Ce fut toujours, s'écria le capitaine, le système des plus grands généraux; ils ne se servirent jamais des ressources de l'artillerie et de la mousqueterie que comme d'auxiliaires; ce fut toujours avec l'arme blanche et au pas de charge qu'ils conduisirent nos soldats à la victoire. C'est ainsi qu'à Namur ».....

Mon père, se levant brusquement, fit tomber sa chaise. « Par le ciel qui nous éclaire, s'écria-t-il, qu'ont de commun le siége de Namur et ma dissertation philosophique qui alloit, puisque *ton âne* te maîtrise encore, t'initier aux mystères de l'himen? Ne pourrai-je jamais me

servir d'une image sans que ta tête te conduise au bord d'un fossé, ou sur la brêche du bastion Saint-Nicolas ?»

Mon oncle, déconcerté, promenoit tour-à-tour ses regards sur son frère, sur Trim et sur sa pipe, dont il secouoit les cendres. Mon père ajouta :

« Dieu, je crois, permit l'existence de cette bicoque de Namur pour le malheur de l'humanité; car, combien de fous n'ont-ils pas trouvé leur tombeau dans ses fossés! Je le répète, il seroit à souhaiter qu'elle n'eût jamais existé pour le bien des hommes, pour le tien, frère Tobie, pour le mien, et pour celui de la veuve Weidman... »

Ici le front de mon père se dérida; il espéroit par ce biais rentrer insensiblement dans son sujet. Mais mon oncle, piqué de l'insulte faite

à cette ville, le théâtre de sa gloire : « Trim, dit-il, apportez-moi le grand plan de la *bicoque* ».

Mon père soupira, ouvrit la fenêtre, et, appuyé sur ses deux coudes, il se mit à considérer silencieusement les pâturages d'*Oxmoor*.

Le neuvième jour.

L'habitude, chère Emilie, donne bien de la force à nos sentimens, je l'éprouve chaque jour. Tout me manque depuis que mes amis sont absens, je me crois au milieu d'un désert; car, dans cette foule de gens qui se présentent à ma porte, je ne trouverois personne qui pût parler ma langue. Nous n'aurions rien à nous dire, et, ennui pour ennui, j'aime mieux être seule.

Revenons à nos originaux anglais; ceux-là nous amuseront plus que

ceux qui promènent de maison en maison leur inutilité et leur désœuvrement.

CHAPITRE III.

La Phalange.

Je suis obligé d'interrompre l'entretien à jamais mémorable, dans lequel mon père entama enfin la dissertation si long-temps attendue sur le bon et le mauvais côté des femmes, par un avis essentiel. Messieurs, avez-vous bien lu les premières parties de cet ouvrage? Ne vous hâtez pas de me répondre; lisez-les plutôt une seconde fois, et remarquez bien ce que mon oncle dit à mon père sur la nature de ses idées:—*Elles sont comme ce tournebroche que la fumée fait mouvoir.*

Mais de quelle nature étoient les

idées de mon père? Le plus habile anatomiste du cerveau humain seroit bien embarrassé d'expliquer ce qui se passoit dans celui de monsieur Schandy; mon père ne voyoit rien comme le reste des hommes : ou plutôt il détournoit la vue, et s'éloignoit des routes battues, et se jetoit à travers champs, plutôt que de profiter des sentiers frayés.

« En effet, disoit-il un jour à Yorick, les ténèbres de l'ignorance ont enveloppé jusqu'à présent le globe; les historiens et les philosophes ne nous présentent qu'un amalgame d'erreurs et de mensonges, au milieu desquels brille à peine, et comme par hasard, une vérité. Si l'on veut saisir la vraie sagesse, il faut donc éviter avec soin les idées et les méthodes connues ».

En conséquence de ce principe, mon père s'étoit fait un système

entièrement à lui. Eh! pourquoi pas? au moins celui-là lui appartenoit-il exclusivement ; il ne l'avoit pas pris aux anciens pour l'habiller à la moderne ; il ne l'avoit pas non plus créé par une sotte vanité, ou par lambeaux : ce système étoit sorti neuf et complet, comme Minerve sortit toute armée de la tête de Jupiter. Au moins puis-je dire à la louange de monsieur Schandy, qu'il étoit inventeur, et que, pour ce qui regarde la vérité, on conviendra qu'il marche au moins de front avec tous les créateurs de systèmes connus.

Chaque système a brillé à son tour sur la terre ; pourquoi ne puis-je espérer de voir quelque jour le système *schandeyen* jouir aussi de cette gloire. Mon père, il est vrai, ne s'est pas environné des grands soutiens de tout système ; il avoit lancé le sien dans le monde, sans protecteurs ni

prôneurs, se reposant du succès sur son propre mérite ; l'intrigue, la cabale, les jolies femmes, les académies, les esprits forts et les dévots, sont des secours qui lui étoient totalement étrangers. Aussi mon père ne jouit-il pas, de son vivant, de la juste portion de gloire qui devoit lui revenir. C'est donc à moi, son fils, à lui donner la célébrité qu'il mérite. Je produirai ce précieux résultat des longues veilles de monsieur Schandy ; je le produirai pour l'instruction et le plaisir de mes frères, dussé-je ameuter contre moi toutes les sectes économiques, encyclopédiques, newtoniennes, cartésiennes, et généralement tous les systémataires de l'univers.

On pourroit appeler mon père le philosophe des petits effets conduisant aux grandes causes ; car, qui mieux que lui a connu les futurs

contingens, les rapports, les analogies secrètes, que personne n'avoit connus avant lui. Sans M. Schandy le monde croupiroit encore dans une profonde ignorance de l'étonnante influence des noms de baptême sur la vie et le caractère des hommes; sans lui, enfin, le système d'éducation seroit resté incomplet, faute de connoître le parti incroyable que l'on peut tirer des *verbes auxiliaires*. Le nouveau sujet qu'il va traiter est également neuf, profond et important; il réclame toute votre attention. Mettez, je vous prie, votre marote de côté, et fermez soigneusement votre porte aux fâcheux.

Trim avoit apporté la grande carte de Namur; mon père occupoit toujours la même position, et mon oncle chargeoit sa troisième pipe sans dire un mot. Après quelques momens de silence mon père se retourna et s'ap-

procha lentement de mon oncle. « Puisque les soubresauts de *ton âne*, lui dit-il, ne peuvent te faire abandonner ta marote chérie, puisqu'il faut à ton imagination des siéges et des combats, au lieu de t'arrêter au radotage des modernes sur l'art d'égorger son prochain; car la guerre, au fond, n'est qu'un assassinat méthodique consacré par la politique...... »

Ici mon oncle quitta sa pipe; mais mon père élevant la voix, et saisissant les mains du capitaine, arrêta l'interruption que celui-ci préparoit. « Puisque le sort t'a juché sur ce califourchon, puise au moins à de bonnes sources, et abandonne les modernes, dont les méthodes ne sont que de foibles imitations de celles des anciens. Consulte les grands maîtres de l'antiquité, analyse et admire l'organisation de la *phalange*. Tu

apprendras que la phalange se distinguoit :

» 1°. Par les formes qu'on lui faisoit prendre,

» 2°. Par ses sous-divisions.

» Par sa forme, en *embolon, peplegmenon, plession, phal-phalange, mestimolos, amphystomos.....* »

Mon oncle remua légèrement la jambe gauche, entr'ouvrit un œil, et d'un léger mouvement de tête sembla approuver mon père. Bon Tobie ! tu combattois le sommeil de peur de désobliger ton frère ; mais Morphée, à qui rien ne résiste, secoua ses pavots sur tes yeux et assoupit tes sens.

« La *phalange* se divisoit, continua mon père, en *dilockies, tétrarkies, taxes,* commandés par un *hécatontarque.* »

Le tricotage de ma mère avoit depuis long-temps échappé de ses

mains; un sommeil profond l'avoit mise à l'unisson avec mon oncle; et mon père, sans s'en douter, étoit à la lettre, *vox clamantis in deserto.*

« Tu saurois, ajouta mon père, en tirant son mouchoir de sa poche pour essuyer son front, que deux *taxes* font une *syntame* ou *xénagie ;* deux *xénagies* une *pentacosiarkie*..... »

Ici ma mère s'éveilla en sursaut.

« Deux *pentacosiarkies* une *kilerkie*, deux *kilerkies* une *mererkie* ou *teïlerkie*..... »

Ma mère fut effrayée tout de bon et se mit en prières.

« Deux *teïlerkies* une *phalangarkie*, deux *phalangarkies* une *diphalangarkie ;* deux *diphalangarkies* une *tétraphalangarkie*..... »

Ma mère n'y tint plus; elle se signa et s'enfuit.

« Sans parler, ajouta mon père,

en baissant la voix d'une quinte entière, des *décaries, énomoties, dimories, semilockies*..... »

CHAPITRE IV.

Les opinions de ma mère.

Où étoit ma mère? Je crois l'avoir dit quelque part. Ma mère ne se piquoit pas d'une grande force d'esprit. M. Schandy ne put jamais étendre le cercle des connoissances de son épouse au-delà de ses cantiques et des *histoires véritables* de sa nourrice. Aussi regardoit-elle mon père, au milieu de ses livres et de ses instrumens de physique, comme un homme possédant la haute magie. Madame Schandy avoit déjà confié à Suzanne qu'elle appréhendoit qu'un jour le diable ne lui jouât un mauvais tour; et, en vérité, les discours de mon père, et sa conduite

le premier de chaque mois, ne devoient pas foiblement servir à la confirmer dans cette opinion.....

Ma mère avoit été faire appeler M. Yorick, le ministre de la paroisse.

Comme les heures s'écoulent rapidement pour ceux qui s'occupent! ma pendule vient de sonner minuit, et je n'ai pas encore éprouvé un instant d'ennui. Grâces à *Sterne*, voici une soirée passée avec de bonnes gens. Trompeuses, mais douces illusions! les malheureux devroient vous élever des autels!... Bon soir, Emilie.

Le dixième jour.

C'est encore aujourd'hui courier. Je vais, je viens, je suis d'une agitation que je ne puis t'exprimer. C'est une véritable barbarie que de ne pas écrire un seul mot à ses amis

quand on les a laissés seuls! J'éprouve bien que, dans une séparation, le plus à plaindre est celui qui reste. Voyons si les beaux raisonnemens de Schandy me feront oublier tant de contrariétés.

CHAPITRE V.

Exorcisme.

Mon oncle s'éveilla au moment où M. Schandy terminoit l'éloge de la phalange, et déjà la lune éclairoit l'appartement. Mon père, charmé du silence de son frère, silence qu'il prenoit pour une marque d'approbation, avoit commencé un discours sur l'éducation nécessaire aux enfans qu'on destine à la profession des armes : il faisoit galopper son *dada*, non sans éclabousser de temps en temps celui de mon oncle, en citant divers passages de la *Cyropédie*,

lorsqu'il fut interrompu par ces mots : « Je vous jure, Monsieur, que, sans l'aide de Dieu et la vôtre, il arrivera quelque malheur. — J'ose espérer que non », répondit une autre voix; et la porte s'ouvrit.

C'étoit Yorick, accompagné de madame Schandy, et précédé d'Obeidiah qui portoit une lumière.

« Je viens vous exorciser, monsieur Schandy, dit le Ministre. — M'exorciser! s'écria mon père comme s'il avoit marché sur un serpent : m'exorciser! — Oui, vous exorciser, répondit Yorick en souriant ; madame Schandy prétend que vous tenez le sabat, et qu'elle vous a entendu réciter la formule ; votre agitation, en un mot, lui a fait craindre que le démon ne se fût emparé de vous. »

Mon père prit affectueusement la main d'Yorick, et jeta sur ma mère

un coup d'œil où se peignoient à-la-fois la compassion, la bienveillance et quelque peu de malignité. Il engagea tout le monde à s'asseoir, et se replaça dans son fauteuil. Là, les jambes croisées, un bras appuyé sur la table, le corps à demi-penché, et l'index de la main droite joignant le pouce en forme circulaire et dirigé vers son auditoire, il parla ainsi. Pardon de ce petit détail; j'agis en conséquence du principe d'Horace, *ut pictura poesis.*

Mais avant de laisser parler mon père, je me permettrai une petite digression. J'ai pensé que son discours méritoit de composer un chapitre à part, étant d'ailleurs la partie la plus saillante de cet ouvrage, à moins qu'on ne lui préfère mon *chapitre sur les chapeaux.* Je finirai donc celui-ci par une observation qui me paroît nécessaire.

Quelques lecteurs seront peut-être choqués de la contradiction que semble présenter la conduite de mon père en cette occasion, avec la pétulance connue de son caractère.

O vous! qui faites cette objection, vous connoissez bien peu mon père en particulier, et le cœur humain en général. Cet événement venoit de le remettre en selle, de le hucher sur son *dada*, ou, pour parler plus clairement, M. Schandy avoit trouvé le moyen d'entamer enfin sa dissertation sur le bon et le mauvais côté des femmes. Depuis la création du monde, ou depuis que les hommes ont acquis le don de la parole, ce qui, selon mon père, n'est pas la même chose, et me fournira un chapitre des langues, telle est la condition de la nature humaine, que la jouissance la plus douce est d'étaler ses opinions. Heureux toutefois si

le philosophe, se bornant à tourmenter les oreilles, ne prétend pas subjuger notre raison. —Cet homme, lui direz-vous, est humain, probe, religieux, discret, bon père, bon citoyen. — J'y consens, répondra-t-il; mais il rejette mon système. — Cependant, se renfermant dans son opinion, il ne prétend y plier personne; et avec cette façon de penser il se dit heureux. — Il ne peut et ne doit être heureux qu'à ma manière!....

Que de flots d'encre, de fiel et même de sang, cette intolérance n'a-t-elle pas fait couler! « Hélas! disoit quelquefois mon oncle Tobie, nous sommes destinés à passer quarante ou cinquante ans environ sur ce globe, qu'importent au bonheur toutes ces opinions? La connoissance du bien et du mal, la pratique de l'un, et l'éloignement de l'autre,

doivent suffire à un Chrétien. — Et c'est justement cette connoissance du bien et du mal qui rend la philosophie nécessaire, disoit M. Schandy. — L'Évangile suffit, répliquoit mon oncle, c'est le bâton de l'aveugle. — Il peut le conduire, mais il ne lui ouvre pas les yeux. — L'Évangile donne tout. — Il ne suffit qu'aux sots. — Il apprend à aimer son prochain et à faire son devoir, dans quelque poste que la providence nous place; car l'homme est sur la terre comme une sentinelle »....

— Et mon père, qui voyoit mon oncle Tobie prendre le chemin de Namur, levoit les épaules, et gardoit le silence.

Comme je finissois de traduire ce chapitre, on m'a apporté une lettre de mon mari; elle est de la main de Rosenthal. Le Comte a été surpris

par une attaque de goutte. Voici la troisième lettre qu'il m'écrit : que sont devenues les deux premières (1)? Il m'assure cependant que le mal est considérablement diminué, et qu'il espère être à Coblentz dans quelques jours. Lolotte est radicalement guérie. Je transcris ici le *post-scriptum* de Rosenthal. Le malade est dans sa crise, les ménagemens sont nécessaires.... Ah! que n'es-tu ici pour me conseiller!

P. S. « J'attribue votre rigoureux » silence à mes indiscrets *post-scriptum;* je vois que j'avois tort de » croire aux promesses que vous » m'avez faites en m'ordonnant de » suivre votre époux. Vous prononciez l'arrêt d'un bannissement éter» nel lorsque vous paroissiez ne m'é» loigner que pour quelque temps...

(1) On l'apprendra par la suite.

» Sans doute, je vous suis devenu
» odieux; mais songez qu'en me pres-
» crivant de ne plus vous voir, c'est
» m'ordonner de cesser de vivre ».

Emilie ! que dois-je faire ? Faut-il me taire, faut-il lui répondre ? Je ne sais.... Je vais y réfléchir.

Le onzième jour.

J'ai écrit à mon mari ; ma lettre renferme une réponse indirecte au *post-scriptum* de Rosenthal. J'ai satisfait en même temps à mon devoir et à ce que l'amitié exigeoit de moi. Pauvre Rosenthal ! Je commence à croire que c'eût été un grand bonheur pour lui et pour moi que nous ne nous fussions jamais vus. Il n'éprouvera pas une peine que je ne la partage, et cependant il me forcera à lui en causer beaucoup. Mais je reviens à mon Schandy, qui va faire

sur les femmes le plus impertinent des discours.

CHAPITRE VI.

Le bon et le mauvais côté des Femmes.

Mon père, dans la position où nous l'avons laissé, charmé de voir son auditoire augmenté, et après avoir promené sur l'assemblée un regard caressant, dit :

« Femmes ! femmes ! qui pourra assigner les principes qui constituent votre être ? quelque expérience, quelque sagacité que vous portiez dans cette recherche, qui d'entre vous osera se lever, et, nouvel OEdipe, dire : *Cette énigme a cessé d'en être une pour moi.*

« En effet, le philosophe qui, parvenu à dompter son *âne*, considère attentivement cette partie de

la création que l'on appelle *femmes*, en les voyant passer tour-à-tour du blanc au noir, du rire aux larmes, désespère expliquer cet être bizarre.. Je crois cependant avoir approché le plus possible de la vérité dans cette recherche aussi curieuse qu'importante.

» Mais, pour y parvenir, il a fallu m'éloigner des idées vulgaires, et suivre, dans ma recherche, une méthode absolument nouvelle. Je vais, Yorick, et toi, mon cher Tobie, vous faire parcourir pas à pas la route que j'ai tracée, et vous donner le fil qui conduit hors ce labyrinthe. J'ai commencé par diviser mon sujet en deux parties : *Le bon et le mauvais côté des femmes.* Cela posé, je me suis proposé cette première question :

» *Les femmes ont-elles une ame, ou bien en sont-elles privées ?*

» De la discussion de cette question va découler un torrent de lumières. Je me suis décidé pour la négative ».

Ici ma mère rougit prodigieusement, toussa, et chercha sa tabatière d'un air embarrassé.

« Je suis pour la négative, répéta mon père en articulant chaque mot d'un ton solennel, et en fixant ma mère ».

Mon oncle Tobie n'y tint plus: « Frère, s'écria-t-il, la religion nous interdit une pareille pensée, qui rompt les liens par lesquels les familles sont unies. Quoi! cette femme sensible... cette mère si tendre... »

Ma mère, le cou alongé, la main, celle qui tenoit sa tabatière, suspendue au bord de sa poche, regardoit mon oncle avec des yeux reconnoissans.

« A merveille! s'écria mon père en se levant et appuyant ses deux

mains sur les épaules de Tobie! à merveille! Mais *Finette* (c'étoit sa chienne) possède les mêmes qualités.... »

Ma mère laissa glisser la tabatière dans sa poche, et le nuage que mon oncle venoit d'écarter couvrit de nouveau son front.

« Je t'en prie, frère, prête-moi toute ton attention. Si le principe que je viens de poser te paroît absurde et dangereux, écoute, avant de le repousser, les autorités sur lesquelles j'ai fondé mon système. Si je prouve que le mobile qui fait agir les femmes est purement matériel, que le moral est chez elles constamment subordonné au physique, enfin que l'instinct leur tient lieu de la raison qui distingue notre sexe, tu trouveras sans doute que j'ai touché au but. Et quel est donc, dira-t-on, ce principe unique qui dirige leurs

actions ? C'est leur *âne*, cher Tobie, c'est leur *âne* ».

Ma mère promena sur le capitaine et sur le ministre des yeux que l'étonnement tenoit ouverts dans toute leur étendue. Yorick, sur les lèvres de qui se dessina un léger sourire, redoubla d'attention ; et mon oncle, se renversant dans son fauteuil, entonna son *lilaburello*, qu'interrompit un bâillement précurseur du sommeil.

« Suivez ce sexe, continua mon père, depuis son enfance jusqu'à la dernière période de la vie, vous verrez toujours le doigt du souverain géomètre qui les destina uniquement à la reproduction. Voyez-les dans leur enfance, déjà elles aiment à être trouvées belles, elles ont un petit mari, leur petit ménage, elles font les mamans. Ont-elles atteint l'adolescence ? l'*âne* est alors en

plein galop, et l'instinct se montre à découvert : à cette époque se filent les romans ; la parure, la coquetterie, le chant, la danse, en un mot ce qui peut les conduire au but indiqué par la nature, occupe leurs instans. Considérons ensuite la femme dans l'état de mariage. Elle aime et soigne ses enfans comme l'oiseau qui fait son nid et nourrit ses petits ; c'est de cet instinct qui la rapproche de l'homme que viennent les soins qu'elle donne à la conservation de son fruit.

» M'objectera-t-on que l'amour maternel est dans la femme bien supérieur, par sa force et par sa durée, à celui des autres êtres ? On a souvent répété cette objection, mais elle est sans fondement. Jetez les yeux sur les animaux les plus foibles, l'amour maternel leur communique une force et un courage

dont on ne les croiroit pas susceptibles ; on pourroit même dire qu'ils aiment mieux que la femme. Vit-on jamais la lionne donner à la vache ses lionceaux à nourrir ? Quant à la durée de cet attachement, l'avantage, sous ce rapport, paroît appartenir à la femme ; mais, si l'on réfléchit à la longue enfance de l'homme, à l'habitude de vivre ensemble qui en est la suite, à l'attachement naturel de l'ouvrier pour son ouvrage, on verra l'objection s'évanouir. Une raison encore, c'est que la crainte du blâme fait qu'en général les femmes se parent de cet amour maternel ; il est pour elles un ornement de plus. Observez aussi qu'on a été obligé d'ériger en vertu, ce qui cependant ne devroit être que l'effet d'un penchant naturel.

» Dans tous les âges de la vie, c'est donc uniquement ce qui tend à la

reproduction des êtres ou à leur conservation, qui est le mobile de leurs actions. Si tu vois une femme silencieusement attachée à son ouvrage, parie, frère, parie hardiment que son *âne* ou ce qui s'y rapporte l'occupe. — C'est mademoiselle N*** qui épouse M. N***; la voisine qui est grosse, la cousine qui ne l'est pas encore; madame *telle* qui a quitté son amant, ou madame *telle* qui en a pris deux; ce sera... » — Ceci parut trop fort à ma mère, qui sortit en soupirant.

CHAPITRE VII.

Suite.

« Tu as dit, frère Tobie, continua mon père sans faire attention à la retraite de sa femme, tu as dit que mes idées étoient comme un tournebroche que la fumée fait aller ; c'est plutôt l'image vraie et sensible du cerveau des femmes. Si je considère les traits et les formes de ce sexe, je vois qu'il est uniquement destiné à recevoir, porter et allaiter l'enfant de l'homme. Son physique l'éloigne de nos travaux ; car on peut s'apercevoir de quelle manière oblique et gauche il s'en acquitte. As-tu jamais vu, capitaine, une femme courir ? La seule inspection d'un de ces êtres se livrant à cet exercice suffit pour prouver ma proposition. Leur moral leur interdit aussi les occupa-

tions de notre sexe. Eh! pourquoi leur moral, me dira-t-on? C'est que cette machine étant uniquement destinée à la reproduction, le créateur ne lui a départi qu'une sorte d'instinct qui ne s'étend pas au-delà de sa destination. Mais comme la femme est aussi créée pour être la compagne de l'homme, cet instinct a été perfectionné chez elle, et il lui a été attribué une qualité qu'elle partage avec le singe : c'est le talent de l'imitation.

» C'est cette aptitude qu'elles ont à l'imitation qui a fait croire à quelques philosophes qu'elles possédoient une ame avec toutes ses perfections et modifications. Ce talent, joint à leur envie de plaire, explique la fureur des femmes pour les modes, et la rapidité avec laquelle ces modes se répandent de Paris dans tout l'univers.

» Cependant, me dira t-on, on voit des femmes instruites, spirituelles, savantes même : d'accord ; mais n'en saisit-on pas déjà en partie la cause dans ce que j'ai dit tout-à-l'heure ? J'ajouterai encore, pour ne laisser aucun doute, qu'indépendamment des rapports que, sous ce nouveau point de vue, elles ont avec *Finette*, il est naturel de penser que l'être souverainement sage a voulu embellir ce *joujou* qu'il nous donna ; qu'il l'a autant élevé au-dessus des autres machines à deux et à quatre pieds, que l'homme est lui-même élevé au-dessus de tous les êtres. Quant aux femmes auteurs, l'homme judicieux et de bonne foi ne verra dans leurs ouvrages que l'effet d'une combinaison de l'esprit d'imitation et d'un peu de mémoire, auxquels on doit ajouter les bons offices des adorateurs, des beaux-esprits parasites, etc.

» Il est donc facile de se convaincre que ces qualités qui frappent le vulgaire n'ont rien de commun avec les attributs d'une ame immortelle. En observant l'extrême mobilité des femmes, on verra que leurs attachemens, leurs joies, leurs douleurs, n'ont rien de réel ou de durable.

» Ici, les fanatiques sectateurs de ce sexe m'opposeront sans doute de nombreux exemples d'héroïsme et de vertu; mais le désespoir de cette amante, la douleur de cette épouse, ne viennent-ils pas à l'appui de mon système? Qu'est-ce que la mort d'un amant, d'un époux? une privation pour l'*ame*. L'ingénieux auteur de la Matrone d'Éphèse a bien senti cette vérité, qu'il a exposée sous le voile de l'allégorie. Observez bien les femmes, vous verrez en elles la froideur succéder à l'attachement le plus vif,

et le rire aux larmes. Le présent leur fait oublier le passé, l'avenir les occupe foiblement. Il leur manque cette ame qui seule nous fait calculer les *futurs contingens*. Leurs affections, en un mot, dépendent du plus ou du moins de la fumée qui fait aller le *tourne-broche*.

» Le mariage n'a jamais été qu'une convention purement humaine, nécessitée par le desir de la paix et du maintien des propriétés. Mais que de précautions n'a-t-il pas fallu prendre pour consolider ce lien politique! la religion a seule pu l'assurer. Ceci soit dit entre nous, Yorick; et je ne voudrois pas qu'une femme nous entendît : je crois qu'il existe une grande lacune dans l'histoire, car il n'est pas probable que cette loi n'ait point éprouvé de grands obstacles. Mon opinion à moi est que son établissement a causé des longs désor-

dres, que les femmes se sont insurgées, qu'elles se sont long-temps défendues, et que la religion a pu seule établir l'ordre actuel. L'histoire des Amazones vient appuyer mon assertion : c'étoit-là sans doute le reste de l'insurrection.

» Mais revenons. Je vous entretenois du nombre de lois que le mariage a nécessitées. Mais pourquoi tant de lois ? la raison s'en présente d'elle-même : l'incontinence des femmes, qui tendent toutes machinalement vers le but de leur création. J'ai dit *machinalement;* remarquez que ce n'est pas là un mot placé pour donner de l'harmonie à ma phrase ; c'est vraiment une impulsion dominante qui les entraîne, et ne leur permet pas de se former une idée de la véritable beauté ; car c'est ordinairement un magot qu'elles préfèrent. Elles suivent dans ce choix..... »

Rassurez-vous, pudiques beautés ; à Dieu ne plaise que j'effarouche votre imagination et vos oreilles encore chastes par ce passage du discours de mon père : dût son système, dénué de cette preuve, avoir le sort des *monades*, des *tourbillons* et des *atômes*, dussé-je briser mes plumes, renverser mon encrier et brûler mon papier, je ne ternirai pas la pureté de cette glace par une image trop hardie.

« C'est encore cette circonstance, continua mon père, qui a engendré une multitude de vices dont la vue nous afflige sans cesse. Les familles se trouvent peuplées d'étrangers. Le fruit de cette cohabitation criminelle à laquelle on n'a pas donné les soins nécessaires ; car, *quanto id diligentius in pueribus procreandis cavendum*, ce fruit, dis-je, porte nécessairement en soi un germe vicieux.

» Nous avons suivi la femme depuis son berceau jusqu'à sa maturité; observons-la maintenant dans sa vieillesse. Elle se plaît à faire des mariages, à visiter et conseiller les jeunes femmes, à caresser les enfans, à endoctriner les nouvelles mariées; bref, c'est encore la même allure. La machine, une fois montée, marche jusqu'à ce qu'elle soit détraquée: tant que la fumée monte, le tourne-broche tourne.

» Mais comment expliquer cette diversité de caractère dans les femmes, puisqu'elles sont mues par un principe uniforme? Il est des femmes douces et sensées, il en est de folles et d'acariâtres. Remontez à la source, et vous toucherez au doigt la cause de cette diversité d'humeurs. Ces femmes sont-elles jeunes, vieilles filles, mariées ou veuves? quelle espèce de mari ont-elles? Un mari

jeune et caressant a toujours la paix chez lui. Est-il vieux ou infirme? on gronde, on crie, on bat ses gens, le trouble règne dans le ménage, et la présence de l'amant peut seule ramener le calme et la joie.

» On parle beaucoup des vertus, des goûts simples et de l'ordre de nos aïeules; je le crois, mais aussi quels hommes que nos aïeux! On objectera sans doute aussi l'exemple de ces vierges qui vivent et meurent avec toute leur pureté? Une exception, loin de détruire une règle la confirme. Ces femmes peuvent être comparées à des machines défectueuses auxquelles il manque une pièce essentielle, ou dont toutes les parties ne sont pas dans un rapport convenable. Enfin, on me citera des femmes qui ont tenu le sceptre et porté les culottes avec honneur : mais, ô mes amis! qui les a vues d'assez près pour

assurer que c'étoit bien leurs culottes qu'elles portoient ? »

CHAPITRE VIII.

Les Tourne-broches.

Ici mon père s'asseyant, continua, en baissant la voix de deux tons, et les mains appuyées sur ses genoux.

« Je vous ai parlé de ces philosophes que la nature a doués d'un esprit de la plus forte trempe, et qui, parvenus à la découverte de la vérité par de profondes méditations, n'ont pu la manifester, par des considérations humaines : ils se sont bornés à des demi-aveux. Le vulgaire s'en tient à la lettre, mais le sage s'attache à l'esprit et devine ce qu'ils ont pensé. Un de nos concitoyens a dit que les *femmes n'ont pas de caractère* (1). Substi-

(1) Pope.

tuez le mot *ame* à celui de *caractère*, et vous verrez les conséquences qu'il tire de ce principe prendre un degré d'évidence de plus, et chacune de ses preuves acquérir plus de force. Mais, à mon sens, l'auteur qui s'est expliqué avec le plus de courage est La Bruyère.

« Pour les *femmes du monde*, » dit-il, un maçon est un maçon, » un jardinier est un jardinier. Pour » *quelques autres plus retirées*, un » maçon est un homme, un jardi- » nier est un homme ».

» Par les *femmes du monde*, l'auteur entend ces femmes que la dissipation du siècle empêche d'être elles-mêmes; et par *les femmes retirées*, il désigne celles qui, éloignées de ces distractions, sont entièrement livrées à leur naturel.

« Pourquoi s'en prendre aux » hommes, dit-il plus bas, de ce

» que les femmes ne sont pas sa-
» vantes? quelle loi le leur interdit?
» Ne se sont-elles pas elles-mêmes
» établies dans cet usage de ne rien
» savoir, ou par la foiblesse de leur
» complexion, ou par la paresse
» de leur esprit, ou par une cer-
» taine légèreté qui les empêche de
» réfléchir, ou par une curiosité
» (l'*âne*) toute différente de celle
» qui contente l'esprit, ou *par tout*
» *autre goût* (encore l'*âne*) que
» celui d'exercer leur mémoire »?

« Il y a telle femme, ajoute ce ju-
» dicieux auteur, qui aime mieux
» son argent que ses amis, et ses
» amans que son argent. » (Tou-
jours l'*âne* au galop.)

» Il assure plus bas que le cœur d'une femme où toute autre passion prime sur celle de l'amour pour les hommes est une *monstruosité*. Vous voyez donc un des plus grands

philosophes de ce siècle présenter, un peu gazé, à la vérité, ce principe que je viens de dévoiler à vos yeux. »

Mon père, j'en conviens, estropie un peu le texte dans ses citations; mais, ô faiseurs de systèmes, qui de vous prendra la première pierre pour la jeter au philosophe Schandy?

« Je dois convenir, ajouta mon père en soupirant, que le monde, par une cruelle révolution, voit insensiblement dégénérer l'espèce humaine. Diogène, de nos jours, plutôt qu'en son siècle, auroit besoin de sa lanterne en plein midi pour rencontrer un homme. La plupart des êtres *porte-culottes* n'ont plus du sexe masculin que le vêtement, et la terre est peuplée de demi-hommes à qui une ame paroît avoir été refusée. Oui, le plus grand nombre des citoyens de notre île, et plus encore chez nos voisins du continent, sont autant

de *tourne-broches*. Je le répète; on peut dire de nos jours tout homme *tourne-broche*. Ils dépendent plus ou moins de la vapeur épaisse ou subtile, mal-faisante ou salubre qui les fait tourner. Malheur au siècle dont l'atmosphère est chargée de particules aériformes pernicieuses; on voit alors ces *tourne-broches* pirouetter d'une manière bizarre.... se heurter.... se briser.... Depuis la découverte du Nouveau-Monde et d'un passage au midi de l'Afrique, il est sorti des montagnes du Brésil et des rives du Gange, une vapeur si maligne, que tous nos tourne-broches, *excellens, éminens* et *respectables*, ont pris une direction uniforme, mais si damnable, que l'État et l'Eglise touchent à leur ruine. »

Ici mon père s'empara complètement de l'idée de mon oncle Tobie; il en construisit une nouvelle bran-

che à son système. A l'aide d'une métaphysique subtile, il dévoila la marche que l'espèce humaine avoit suivie dans sa dégénération; il étendit, commenta et retourna ce texte de tous les côtés; enfin il alloit entamer la question du bon côté des femmes, quand un coup-de-pistolet tiré dans la cour, et le bruit de la porte criant sur ses gonds, lui coupèrent la parole.

Bon soir, mon Émilie, à demain la suite. Que dis-tu de cette sortie? J'ai envie de venger les femmes en faisant un chapitre du mauvais côté des hommes : l'empreinte du bon côté est presque effacée chez eux, aussi aurai-je peu de chose à en dire.

Le douzième jour.

J'ai mille choses à te raconter ; mais je veux avant te donner la fin du manuscrit de Rosenthal.

CHAPITRE IX.

Palinodie.

C'étoit Obédiah que suivit un instant après le docteur Slop, sans chapeau, sans perruque, couvert de boue et le regard effaré.

Je le déclare, et j'en suis véritablement affligé, les importuns furent de tout temps les fléaux des grands hommes. Archimède ne fut-il pas interrompu au moment où il alloit joindre un nouveau trésor à la masse des richesses géométriques ? Mon père, par une égale fatalité, fut interrompu au milieu de la plus savante et de la plus curieuse dissertation qu'ait enfantée la philosophie spéculative.

Pour moi, je soutiens que le valet qui interrompit mon père fut mille fois plus coupable que le Romain barbare qui dérangea le philosophe syracusain dans ses calculs. En effet, sans parler de l'importance de la matière traitée par M. Schandy, il y a cent contre un à parier qu'il ne trouvera jamais une occasion aussi favorable et un auditoire aussi complaisant. Mon oncle, pendant toute cette soirée, à une ou deux petites interruptions près, fut on ne peut pas plus attentif. Il est vrai qu'il a depuis lors avoué à Yorick qu'il n'avoit pas compris un mot du discours de son frère, sans parler d'un léger assoupissement qu'il n'avoit pu vaincre.

C'est ici, je crois, que l'article des interruptions en général, et de celles de mon oncle, devroit trouver sa place, et c'étoit aussi mon projet; mais ce sujet m'a paru d'un tel poids

que j'ai cru convenable de le renfermer dans un chapitre séparé. J'ai dit, au commencement de celui-ci, que j'étois réellement affligé de l'interruption qu'éprouva mon père; j'ajouterai aux motifs que j'ai déjà donnés une nouvelle considération.

La manière dont il a traité le mauvais côté des femmes a porté au comble ma curiosité, et sans doute la vôtre aussi, Mesdames, pour connoître ce qu'il appeloit leur bon côté. Je crains bien que cette partie des opinions de mon père ne soit perdue pour le public, à moins qu'elle ne se trouve un jour dans l'oraison funèbre de ma mère, qu'en bon fils je ne suis ni curieux ni pressé d'entendre.

Cependant, pour ramener sur le compte de mon père le beau sexe, que sa diatribe aura peut-être indisposé, je dois avertir que le jour où

mon père discuta ce sujet devant mon oncle Tobie, étoit le dernier du mois ; et je crois l'avoir déjà dit quelque part, le lord chancelier de l'échiquier, lorsqu'il doit présenter son budjet, n'est pas plus embarrassé ni de plus mauvaise humeur que l'étoit mon père à pareil jour. Vous vous rappelez sans doute, Madame, la grande pendule au-dessus de l'escalier dérobé.....

CHAPITRE X.

Les Interruptions.

De toutes les manières d'interrompre un orateur, celle de mon oncle Tobie étoit à coup sûr la plus désespérante. Il vous jetoit indubitablement à cent lieues de votre sujet, et coupoit ainsi net le fil de vos idées.

Un soir, mon père fut interrompu

de cette façon par son frère, au milieu d'une savante dissertation sur l'excellence des lois, des ameublemens, et de la cuisine des anciens. Dans le premier mouvement de vivacité, il se retira dans son cabinet, et, après avoir long-temps réfléchi sur l'impossibilité morale où il se trouvoit d'achever le plus petit discours devant son frère, il jeta sur le papier ses réflexions sur les interruptions en général, et sur celles de mon oncle Tobie en particulier. J'ai ce traité sous les yeux, et je vais le copier mot pour mot.

« L'effet d'une idée bizarre, ou sortant du sujet qui occupe, jetée à la tête d'un orateur au milieu de son discours, peut se comparer à un son faux ou sortant de l'accord dans une symphonie.

» Mais quelle est la cause de cette manie qui porte les hommes à s'in-

terrompre ainsi les uns les autres? C'est du desir de parler, ou souvent du desir de s'entendre parler. Les uns ont une telle prédilection pour le son de leur voix, que s'entendre parler, chanter ou siffler, leur est indifférent, pourvu qu'ils parlent, chantent ou sifflent seuls. Trim m'a assuré qu'il aimoit tout autant s'entendre siffler que s'entendre parler; et il me fit cet aveu le jour où il lut le sermon d'Yorick.

» Les autres, semblables à ces symphonistes qui, ne se sentant pas capables d'exécuter le *solo*, ne se font entendre que dans le *tutti*, se plaisent au bruit de leur voix mêlée à celles des autres. Ils crient alors et gesticulent: on croiroit qu'ils ont à dire la chose du monde la plus importante; on se tait, mais ils se taisent également, et ne reprennent leur accompagnement que lorsque la

conversation recommence. Mais d'où vient ce plaisir secret qu'éprouve le plus grand nombre à s'entendre parler? — De l'amour-propre, de la haute opinion que chacun a de ses idées. — Ce n'est pas cela. Trim et mille autres aiment autant s'entendre exprimer les idées d'autrui que les leurs; quantité de personnes, silencieuses en public, parlent volontiers quand elles sont seules. Quelle est donc la cause de ce phénomène? Il faut la chercher d'abord dans la manière dont nous viennent nos idées, et puis dans la structure et les rapports des fibres du cerveau avec ceux de la langue et le muscle *buccinateur*. L'amour-propre, il est vrai, nous fait desirer d'occuper les autres de nous; mais le moyen que je viens d'indiquer conduit à la découverte de cette tendance universelle à s'interrompre mutuellement.

» Il en est de la formation des idées comme de la digestion : le suc gastrique du cerveau, c'est la mémoire.

» L'homme naît sans idées; à mesure qu'il avance en âge, il en reçoit, par communication, qui sont portées de ses oreilles à son cerveau. Là, elles sont élaborées plus ou moins bien. Dans une tête bien organisée, leur mélange produit des idées saines, qui s'annoncent nettement. Dans le cas contraire, il ne produit que confusion, et l'homme ainsi maltraité est constamment dans un état de sommeil, et ne jouit que de ces idées vagues appelées rêves; il faut que les fibres de son cerveau soient fortement ébranlées par un son ou par un objet extérieur pour concevoir une idée positive. C'est le cas des aînés de famille, et c'est pourquoi le législateur leur a attribué, par forme

d'indemnité, une plus forte part dans les héritages.

» Une observation soutenue m'a fait connoître qu'il existe une communication intime entre les fibres du cerveau et celles de la langue, ainsi que le muscle *buccinateur*. Quand une idée est enfantée dans le cerveau, les fibres en sont ébranlées, et de proche en proche l'ébranlement se communique à la langue, qui aussitôt est mise en mouvement et articule. Ceci explique les exclamations subites et involontaires, les monologues, et les discours tenus en rêvant.

» On a vu, par la manière dont se forment les idées, qu'il est des hommes chez qui il ne s'en forme jamais une distincte. C'est la connoissance de cette vérité qui a fait découvrir à Socrate ce mode d'argumenter qu'il appeloit *accouchement*

d'idées. Si le cerveau de ces hommes est légèrement frappé, ils parlent avec vous, et se taisent lorsque vous vous taisez. Le cerveau est-il fortement frappé? la langue est mise aussitôt en mouvement; l'interruption part; ils continuent encore quelque temps à parler après que vous vous êtes tu, et c'est là le cas de mon frère Tobie.

» Les idées défilent devant lui à-peu-près comme la foule qui se presse dans la rue; il la voit, mais indifféremment, rien ne le frappe. Survient-il une compagnie de soldats? son attention s'éveille, des idées naissent, et il vous entretient de ses anciens faits d'armes jusqu'à ce que la vue de ces militaires se perde et avec elle ses souvenirs. »

Ici la feuille est coupée et je ne me sens ni le courage ni la force nécessaires pour devenir le continua-

teur de mon père. Ceci passera donc pour mon chapitre des interruptions, et j'espère que le lecteur voudra bien s'en contenter.

CHAPITRE XI.

Préparatifs de voyage.

L'interruption que mon père éprouva dans sa dissertation sur le bon et le mauvais côté des femmes, ne provenoit d'aucune des raisons qu'on vient de lire.

Mon père....

Bon dieu! Tristram, et le docteur, et Obédiah qui vous attendent à la porte! Quand finirez-vous vos éternelles digressions?

Patience, cher lecteur, patience, et rappelez-vous de grâce ce que je vous ai déjà dit, que je sais réunir dans cet ouvrage deux mouvemens contraires en apparence, et qu'il est

en même temps digressif et progressif.

Mon père caressoit depuis longtemps une idée qui lui étoit bien chère, et cette idée étoit précisément celle dont il entretenoit mon oncle, quand celui-ci, par une interruption, l'obligea de se retirer dans son cabinet, où il écrivit les réflexions que l'on vient de lire.

« Que nous sommes petits et mesquins dans tout ce que nous faisons, disoit mon père; en vain les beaux modèles de l'antiquité ont échappé aux ravages du temps et des barbares; ils sont sous nos yeux, et nous contentant d'une stérile admiration, nous n'osons les imiter. Depuis l'art de gouverner jusqu'à l'éducation de l'enfance, depuis la culture des belles-lettres jusqu'aux usages domestiques, depuis la médecine jusqu'à la tactique..... — Frère! la poudre à canon ».....

Mon père se leva brusquement et sortit sans répondre un mot.

Ces idées avoient long-temps fermenté dans la tête de mon père ; il résolut de se rapprocher le plus possible des modèles de l'antiquité. Il ne pouvoit donner à son pays la législation de Sparte ou de Rome, il ne pouvoit rien changer aux moeurs et aux usages de l'Angleterre; mais il espéroit, en renouvelant dans sa famille les coutumes des anciens, opérer une révolution générale produite par la force de l'exemple. « De même, disoit-il, qu'un habit rouge et un plumet font d'un rustre un intrépide grenadier, de même les habillemens et les usages des Lacédémoniens et des Romains ramèneront dans notre île les moeurs et les vertus de ces fiers républicains ». L'influence des habillemens étoit, selon lui, la plus forte sur le moral des

hommes, après celle des noms de baptême.

Il fut en conséquence décidé que son ameublement, les vêtemens de sa famille, sa cuisine, l'éducation de son fils, tout l'intérieur de sa maison présenteroient dorénavant l'image fidèle de l'intérieur des maisons grecques et romaines.

Il épuisa en vain toutes les ressources de la langue anglaise pour expliquer à sa cuisinière la façon de préparer le brouet lacédémonien; il fut obligé de mettre lui-même la main à l'œuvre, la robe-de-chambre retroussée, la tête sans perruque, soufflant ses fourneaux et lisant Strabon et Artémidor. Enfin il crut être parvenu au point de pouvoir présenter à Yorick le rare plaisir d'un repas antique.

Les convives furent rassemblés et divisés par classes, savoir : les *con-*

vives, les *ombres* et les *parasites*. Chacun eut les pieds lavés, et fut revêtu des habits du festin. Mon oncle, dont on brûla les pieds avec de l'eau trop chaude, et qui se trouvoit gêné dans une robe-de-chambre étroite, dont mon père avoit forgé un *triclinaria*, faisoit la mine la plus singulière. Il refusa, dans un premier mouvement d'humeur, de se coucher sur un même lit avec une amie de ma mère; car il avoit été impossible de placer autant de lits que nous avions de convives, ce qui troubla d'abord la fête; mais bientôt tout rentra dans l'ordre. Les serviettes furent distribuées, les *Apophoreta* présentées, et le roi du festin désigné par le sort.

La plupart des convives, malgré leur desir de ne pas désobliger mon père, ne purent se résoudre à goûter deux fois ses merveilleux ragoûts,

et mon oncle, à qui la force de l'assaisonnement causa une toux violente, et d'autant plus violente qu'il étouffoit presque dans son *triclinaria*, quitta le festin, conduit par Trim, en assurant que des gens qui n'avoient pas inventé la poudre ne pouvoient être de bons cuisiniers. Mon père cependant soutenoit que tout étoit exquis, et qu'il n'étoit pas surprenant que des palais gâtés par la cuisine moderne éprouvassent d'abord quelque dégoût. Pour prouver ce qu'il avançoit, il acheva de manger sa portion avec une imperturbable gravité, mais non sans faire quelques grimaces. O vous! qui levez les épaules et que la conduite de mon père fait sourire de dédain, qui de vous n'a jamais, par obstination, je ne dis pas avalé un mauvais ragoût, mais fait des folies plus grandes et plus désastreuses par leurs suites?

Que d'états en combustion, que de fortunes renversées par ce fatal attachement des hommes à leurs opinions!

Mon père ne fut pas plus heureux avec son tailleur qu'avec sa cuisinière. « Ceci, maître *Jones,* est un *kolobion* à manches étroites jusqu'au coude ; voici la *pénula,* qui se met par-dessus le *kolobion;* cet autre dessin représente le *sagum* ou *chlamyde,* ainsi que le *paludamentum:* ce sont des habits de guerre. *Strabon,* liv. II, chap. 19, prétend que le *sagum* se mettoit par-dessus la cuirasse ; mais *Artémidor* assure, dans son chap. 56, que c'étoit le costume de ville des jeunes Athéniens, et je suis aussi de son avis. Ces autres dessins vous indiquent la coupe des robes de festins ; *vestis cœnatoria, triclinaria, convivialis,* etc. »

Mon père avoit soigneusement

dessiné ces habillemens, en prenant pour guides *Rubenius, Egnatius, Sigonius, Lipsicus*, etc. Mais, en dépit de tous ces grands hommes et de l'éloquence de mon père, maître Jones ne put jamais venir à bout de tailler ni le *kolobion*, ni le *pénula*. Ce fut bien pis avec le menuisier à qui il commanda des meubles, et le potier, qui ne put jamais faire une *patère*, ni la plus petite *amphore*.

« C'en est fait, dit mon père en congédiant ses ouvriers, j'irai en Italie, je parcourrai les dépôts publics et particuliers, et je ferai tout exécuter sous mes yeux, depuis le couteau jusqu'à la toge flottante ».

J'avois atteint ma quinzième année, et, par un usage sacré dans notre famille, je ne pouvois me dispenser de passer sur le continent.

« J'accompagnerai Tristram, dit mon père à Yorick, je lui servirai

de gouverneur ; et vous, qui depuis si long-temps avez le desir de visiter les provinces méridionales de la France, vous serez du voyage ». Yorick y consentit ; mais ma mère, que la délicatesse de ma constitution effrayoit, s'y opposa de tout son pouvoir, et il fut résolu que l'on s'en rapporteroit à la décision du docteur Slop, qui fut prié le jour même de se rendre à *Schandy-House*. Cet fut cette résolution qui amena la catastrophe du docteur, hâta mon départ pour le continent, et me procura la compagnie de mon oncle, de ma mère et de M. Slop, comme on le verra dans le chapitre suivant.

Le douzième jour.

Tu te souviens, sans doute, Emilie, de Juliette, fille de M. Dorival, président au parlement d'Aix. Je te

parlai d'elle dans une de mes premières lettres datée de Manheim.

Je viens de recevoir un billet par lequel elle m'informe de son arrivée ici. Elle vient de Bonne avec son père, et doit épouser bientôt le jeune Tésigni, que tu connois. Ce mariage est arrêté depuis long-temps, mais Juliette a desiré qu'il fût célébré le même jour que celui de sa sœur aînée, dont le futur sera bientôt à Coblentz. Les embarras inséparables de leur établissement l'empêchent, m'écrit-elle, de suivre l'impulsion de son cœur, et de se rendre sur-le-champ auprès de moi. La chère Juliette ! je vole chez elle : c'est une Emilie que je vais voir. Ah ! j'avois besoin de cette consolation !

Madame d'Héricour part demain. Je vais lui envoyer ce volume pour toi. Adieu, Emilie.

LETTRE XII.

Le chevalier de Mercour *à* E. Rosenthal (1).

Coblentz.

Voici, mon cher Rosenthal, ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre : toujours même soin de ma part à chercher les occasions de voir madame de Listenai, et toujours mêmes obtacles. Dimanche dernier, je ne doutai pas que, pieuse comme elle l'est, elle ne manqueroit pas d'aller à l'église : je postai en conséquence mon valet dans la rue, pour qu'il vînt m'avertir lorsqu'elle sortiroit ; mais le drôle, qui craint la pluie et aime

(1) Quelques lettres du Chevalier à Rosenthal ont été supprimées.

le vin, s'est réfugié dans un cabaret, et a oublié la commission au milieu des bouteilles. Ennuyé d'attendre, je pris le parti de sortir. J'aperçus de loin un équipage arrêté dans la rue, vis-à-vis la poste, et je reconnus la livrée de la comtesse. Je m'approchai et questionnai ses gens, qui me dirent que leur maîtresse étoit sortie à pied, et que la pluie étant survenue, elle avoit envoyé chercher sa voiture. Au même instant madame de Listenai sortit de la maison, et monta si lestement dans sa voiture, que j'eus à peine le temps de lui offrir ma main. Elle n'osa point, cependant, ne pas répondre à ma politesse, mais ce fut avec un petit air boudeur, et des remerciemens prononcés si bas, que je m'aperçus que ma présence la contrarioit. Je voulus lui demander un moment d'entretien, mais se doutant apparemment de mon in-

tention, la méchante ferma bien vîte la portière, et donna ordre d'avancer, au risque de me faire écraser sous les roues.

Je commençois à désespérer de pouvoir lui parler, lorsque j'appris que le président Dorival alloit arriver ici avec sa famille, et accompagné de Tésigni, officier aux Gardes, façon de philosophe et futur époux de Juliette. Je connois fort heureusement cette famille, que j'ai vue à Manheim, et mon oncle est intimement lié avec le Président. Je sais aussi que la Comtesse a fait à Manheim la connoissance de Juliette, et que depuis ce temps elles entretiennent une correspondance assidue.

C'est sur ces données que j'ai établi mon plan : vous le saisissez déjà. Copiez et adressez-moi la lettre que je joins ici, et laissez-moi faire.

Adieu, mon cher Rosenthal. Pourquoi ces éternels remerciemens ? ce n'est pas là le style de l'amitié. Attendez après l'événement ; alors vous jugerez du degré de reconnoissance qui me sera dû. Je ne mérite pas plus vos remerciemens que les reproches que vous m'adressâtes il y a quelque temps. Croyez que je suis digne de toute votre confiance.

Tout à vous.

Le C. de M***.

LETTRE XIII.

SOPHIE *à* EMILIE.

Coblentz.

J'AI vu ma chère Juliette, je l'ai trouvée entre sa sœur et celui qui doit être son époux. C'est ta copie : sensible et gaie, s'oubliant toujours elle-même, et ne paroissant exister que pour le bonheur des autres. J'ai passé avec elle trois heures qui se sont écoulées comme trois minutes. Quel charmant tableau m'ont offert ces deux amans ! l'amour autorisé par la vertu. Un mot, un geste, un regard, rien n'est perdu pour eux ; ils étoient ivres de joie, et cependant Juliette sembloit ne s'occuper que

de moi. Tésigni est fort aimable, froid, et même un peu contraint au premier abord. Il parle peu alors ; mais si les personnes avec lesquelles il se trouve lui plaisent, il se livre insensiblement, et développe un esprit cultivé, de la raison, de la gaieté et une sensibilité exquise. Voilà l'ami que je voudrois à Rosenthal.

Le chevalier de Mercour se présente sans cesse à ma porte ; mais l'ayant fermée à tout le monde, je ne puis l'excepter ; d'ailleurs j'exposerois encore Rosenthal à courir les champs : il est ombrageux, et je m'occupe en ce moment à guérir, ou du moins à modérer sa fatale passion : je dois me garder de l'alimenter en faisant naître la jalousie dans son cœur.

J'attends Juliette; je l'aurai toute la soirée ! Je suis d'une impatience! Ne pouvant rester en place, j'ai ap-

proché ma petite table de la fenêtre, d'où je puis voir ce qui se passe dans la rue. Emilie, fais placer un fourneau dans ton boudoir; rien n'est si commode. Je suis loin du foyer, et j'éprouve une chaleur modérée; mes consoles sont garnies de fleurs comme au printemps. Si je n'ai pas la société des tisons, au moins je n'éprouve pas le désagrément de me brûler la figure et les jambes, tandis que je me gèle le dos : j'y gagne aussi de ne pas me fatiguer les yeux par la réverbération de la flamme. Les voyageurs s'arrêtent devant d'inutiles restes de l'antiquité et dédaignent de pareilles observations ; cependant ils rendroient de bien plus grands services à nos compatriotes, en les instruisant de quantité de procédés économiques qui leur seroient avantageux et qu'ils ignorent. Ce fourneau, par exemple, économise le combustible,

qui commence à devenir fort rare et fort cher en France. On a de même ici des foyers économiques pour les cuisines. Si je ne craignois pas que l'on accusât ton mari d'une intelligence secrète avec le cabinet autrichien, je l'engagerois à proposer l'établissement de ces fourneaux allemands à votre assemblée.

On pourroit lui proposer aussi un article de police relatif aux incendies, et qui se pratique ici avec succès. Chaque habitant est obligé de payer une somme annuelle à un entrepreneur, qui se charge de faire nettoyer toutes les cheminées. Personne ne s'y refuse, la rétribution étant très-modique. Cet entrepreneur veille, en outre, aux réparations des cheminées mal construites, ou qui menacent les passans de leur chute.

Je proposerois aussi d'établir des

veilleurs de nuit, à l'exemple de toutes les villes, et même des bourgs de l'Allemagne. Ces veilleurs, armés de gros bâtons ferrés, parcourent les rues, observent si les portes et les fenêtres sont soigneusement fermées, et s'il n'y a pas d'indices de vols ou de feu. Ils annoncent aussi toutes les heures en chantant un couplet trivial et pieux en même temps.

J'entends une voiture... C'est bien celle de M. Dorival; mais elle arrête devant la porte du Commandeur..... Juliette en descend.... elle est en famille, et j'espérois passer la soirée tête-à-tête avec elle. Bientôt, sans doute, ils seront ici. Adieu, mon Emilie; j'aurai encore le temps de joindre cette lettre au paquet que te porte madame d'Héricour. Elle te verra! que j'envie son bonheur!

. . . .

Emilie! Emilie! pourquoi n'es-tu pas ici? Qu'ai-je appris! quelle scène! Le chevalier de Mercour a accompagné chez moi la famille Dorival: il a resté malgré moi après leur départ! Rosenthal est malade, très-malade! et M. de Listenai ne m'en écrivoit rien! Je ne puis en ce moment te rendre compte de mon entretien avec le Chevalier.... Madame d'Héricour va partir.

Adieu. Viens trouver ton amie et l'arracher de ces lieux! Pourquoi y suis-je venue? J'ai perdu le repos, et peut-être plus encore..... Ma tête s'égare.... Il me semble que je tombe dans un précipice..... Adieu.

SOPHIE.

LETTRE XIV.

Le Chevalier de MERCOUR *à*
E. ROSENTHAL.

Coblentz.

VICTOIRE! mon cher Rosenthal, votre lettre a produit tout l'effet que j'en attendois. Votre exil est fini ; revenez à Coblentz cueillir les myrtes qui vous y attendent. Heureux mortel! le plus parfait bonheur va devenir le prix de votre docilité à suivre mes conseils. Lisez ces mots tracés d'une main tremblante, et revenez sur les ailes de l'amour.

Ce peu de mots, insignifians pour tout autre, vous diront assez clairement avec quelle impatience vous

êtes attendu. Il faut avouer que la fortune vous sert merveilleusement bien ; saisissez donc, comme on dit proverbialement, l'occasion aux cheveux.

C'est un vrai coup de bonheur que cette fièvre venue si à propos lorsqu'on vouloit faire le malade. Sachez profiter habilement de cette circonstance. Oh ! quelle impression vont faire sur la sensible Sophie ces yeux battus, cette intéressante pâleur, cette voix affoiblie ! Vous n'oublierez pas d'attribuer tout cela aux peines d'une cruelle absence et à la crainte accablante d'avoir encouru sa disgrace. Il faut absolument que Sophie apprenne qu'elle vous aime, il faut qu'elle en fasse l'aveu ; mais, au nom de votre bonheur, gardez-vous d'exiger davantage, tout seroit perdu sans ressource. Sachez maîtriser vos sens et fuir à propos. Je

connois la Comtesse, rapportez-vous-en à moi.

Mais à quoi bon tous ces discours? votre rôle est prêt, venez l'apprendre. Jetez-vous sur-le-champ dans votre chaise de poste, vous lirez le reste de ma lettre chemin faisant; n'oubliez pas sur-tout de descendre chez moi en arrivant. Laissez là votre goutteux, avec ses blasons et ses nobles Chanoines; une malade plus intéressante attend ici vos soins; parmi tous les hasards qui vous favorisent, le plus heureux est celui qui retient Listenai à Cologne.

A présent que vous voilà bien établi dans votre chaise de poste, je le suppose du moins ainsi, lisez les détails de mon entrevue avec Sophie.

Lorsque j'eus appris l'arrivée de Juliette, je ne doutai pas que la belle recluse, ennuyée de sa solitude, ne se rendît sur-le-champ chez elle, et

je ne me trompai pas : en entrant chez le Président, j'y trouvai la Comtesse; elle prodiguoit à son amie les plus tendres caresses, et c'est toi, heureux et mille fois heureux Rosenthal, qui les recevois dans la personne de Juliette.

J'appris aussi ce jour-là que Juliette devoit aller le lendemain visiter madame de Listenai; et je résolus de déranger un peu cette délicieuse réunion. Je retournai promptement chez le Commandeur, que j'engageai sans peine à faire une visite au Président, et à l'engager pour le lendemain à souper avec toute sa famille. Tout s'arrangea à souhait, quoique Juliette parût contrariée de cette invitation; mais elle n'osa s'y refuser. Le lendemain, le Président, ses filles, et le fidèle Tésigny, se rendirent de bonne heure chez mon oncle. Nous étions encore seuls, et

je proposai aux jeunes gens, en attendant que le reste de la société fût arrivé, de faire une courte visite à la Comtesse.

On goûta mon projet. J'eus l'attention de prévenir que des lettres de Cologne exigeoient que j'entretinsse un moment la Comtesse, et que je serois forcé de laisser à Tésigni le soin de ramener les dames. Enfin me voilà, bien malgré elle, chez l'invisible. Après un quart d'heure de conversation, je me lève, tout le monde suit mon exemple. Tésigni donne galamment la main à mademoiselle Dorival l'aînée; Sophie reconduit Juliette, et moi, après avoir fait quelques pas vers l'escalier, je rentre dans le salon. Madame de Listenai fut on ne peut pas plus surprise de me retrouver encore chez elle. « Monsieur, me dit-elle d'un air interdit, pourquoi

n'accompagnez-vous pas ces dames? — J'ai desiré, lui répondis-je, vous entretenir un moment sans témoins. — Sans témoins! reprit-elle avec inquiétude! — Oui, Madame, sans témoins; cela est absolument nécessaire ».

Prières, affaires prétextées, lettres à écrire, indisposition, tout fut mis en usage pour me faire sortir; mais je tins bon. Je savois qu'avec le talisman dont j'étois muni, je ferois bientôt oublier ce que ma conduite paroissoit avoir d'abord de suspect et d'irrégulier. Voici le dialogue qui s'établit entre nous.

LE CHEVALIER.

Je sais, Madame, que j'aurois dû respecter votre solitude, et que l'espèce de violence que je vous fais ne peut que vous déplaire. Mais j'ose espérer que vous excuserez mon

procédé lorsque vous en saurez le motif. Vous connoissez les devoirs de l'amitié, et la vue de l'infortune ne vous trouva jamais indifférente....

SOPHIE, *un peu rassurée.*

A quoi bon ce préambule, Monsieur, et ces éloges que je ne mérite pas? Puis-je être utile à quelqu'un?...

LE CHEVALIER.

Vous pouvez sauver la vie à un malheureux!

SOPHIE.

Moi! Monsieur? Je ne vous comprends pas.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous le pouvez.

SOPHIE.

Eh! comment?

LE CHEVALIER.

En écoutant la voix de votre cœur; en ayant plus d'indulgence et moins de préjugés.

SOPHIE, *se levant et voulant s'éloigner.*

J'espère, Monsieur!....

LE CHEVALIER.

Je ne vous dirai rien dont la plus rigoureuse décence puisse s'alarmer; je connois et respecte votre vertu parce qu'elle s'allie en vous à la bonté, et qu'elle sait compâtir aux maux et aux foiblesses de vos amis.

SOPHIE, *avec un air d'impatience.*

De grâce, Monsieur, expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

J'hésite, je n'ose parler; car ce

cœur si sensible aux charmes de l'amitié est de bronze contre les traits de l'amour. *(Sophie rougit, et baissa les yeux sur un anneau qu'elle tournoit négligemment autour de son doigt.)* Hélas! ce sentiment qui nous embrâse malgré tous nos efforts, s'il fait quelquefois le bonheur de la vie, en fait aussi souvent le supplice. Celui pour qui je viens implorer votre pitié est aux portes du tombeau par la crainte d'avoir encouru votre haine et vos mépris!..... Rosenthal.....

SOPHIE, *avec effroi.*

Rosenthal!.... *(Se rassurant un peu.)* Je vous le répète, Monsieur, expliquez-vous clairement; si ceci n'est qu'un jeu, il est aussi trop..... *(Elle ne put achever.)*

LE CHEVALIER.

Un jeu! ah! plût au ciel!... Il n'est

que trop vrai qu'un mot de votre bouche peut rendre à la vie cet infortuné. Lisez cette lettre, Madame.

SOPHIE, *prenant la lettre d'une main tremblante et la parcourant rapidement.*

Vous m'avez trompée.... Cette lettre.... je ne veux ni ne dois la lire, et je suis surprise que vous ayez osé... *(Remarquez que cependant on l'avoit lue toute entière, cette audacieuse lettre, et qu'on l'avoit même arrosée de quelques larmes furtives.)*

LE CHEVALIER, *se levant.*

Pardon, Madame, pardon.... J'ai été indiscret en n'écoutant que la voix et l'instinct de mon cœur, et en présumant trop de la sensibilité du vôtre. Je savois bien que Rosenthal vous étoit indifférent, mais je ne savois pas qu'il vous fût odieux. *(Avec*

attendrissement.) Malheureux Rosenthal! un seul mot eût pu te rendre à la vie, et il t'est refusé par celle qui te nomma son ami. Reprenez sa lettre, Madame, vous ne l'avez pas lue.

SOPHIE, *avec chaleur.*

Si, si, Monsieur *(se reprenant)*, j'en ai lu assez.

LE CHEVALIER.

Eh bien! que dois-je lui répondre?

SOPHIE.

En vérité, cette persécution....

LE CHEVALIER, *avec l'accent du désespoir.*

J'ai fait mon devoir!.... Vous le condamnez; il mourra..... Adieu, Madame.

SOPHIE.

Monsieur!.... ce que vous exigez

n'est pas raisonnable. Que puis-je répondre à une pareille lettre? Je plains Rosenthal et suis loin de le haïr. Son état m'afflige, mais....

LE CHEVALIER

Son état vous afflige, et lorsqu'il ne dépend que de vous de le rendre à la vie, vous hésitez! Au nom de cette amitié, la première cause de son infortune, écrivez-lui que vous ne le haïssez pas, que vous lui rendrez cette confiance qui lui est plus chère que le jour...

SOPHIE.

Oui..... il est vrai..... je le plains; mais mon devoir.....

LE CHEVALIER.

Ah! le premier et le plus saint des devoirs est celui que nous prescrit l'humanité. Cette légère condes-

cendance pour un infortuné, loin de blesser la vertu, en est une elle-même. Un amant est facile à tromper ; ne vous refusez pas à cette innocente supercherie..... prolongez son erreur jusqu'à ce que le temps et la raison lui donnent la force de supporter votre haine.

SOPHIE, *se levant avec vivacité.*

Et qui vous a dit que je le hais?....

LE CHEVALIER.

Je le croyois.....

SOPHIE.

C'est une calomnie!... On ne hait point ceux qu'on estime.... Je le plains.... je regrette que l'amour soit venu troubler notre intimité. Il m'a forcée à l'éloigner, et voilà tout. Plus je réfléchis à ma conduite à son égard, et moins je puis comprendre

qu'une pareille idée soit venue dans son esprit. Non, Monsieur, je ne le hais point.

LE CHEVALIER.

Je lui écrirai donc.....

SOPHIE.

Que je ne le hais pas, que je prends le plus vif intérêt à son rétablissement, et que je le verrai toujours avec plaisir.

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Oh! que ne vous dois-je pas! vous allez me rendre un ami!

SOPHIE, *à voix basse et timidement.*

Il est donc bien mal?

LE CHEVALIER.

Très-mal, et je crains....

Sophie, *avec la plus grande vivacité.*

Ah! Chevalier, la poste est bien lente; un exprès.... *(Se reprenant.)* Pourtant il faut espérer que la poste arrivera à temps.

le Chevalier.

A ne vous rien dissimuler, il y a fort long-temps que j'ai cette lettre : je connois l'extrême sensibilité de mon ami, et je crains....

Sophie.

Vous craignez !.... De grâce, ne perdez pas un instant. *(En disant ces mots elle m'avançoit une table sur laquelle se trouvoit tout ce qu'il falloit pour écrire.)* Malheureux Rosenthal ! après tant d'infortunes!... Vous ne savez peut-être pas combien de malheurs se sont déjà accumulés

sur sa tête, de quels chagrins sa jeunesse a été remplie!.... Oh! non, la pitié qu'il m'inspire n'est pas un crime. Écrivez, écrivez promptement.

LE CHEVALIER.

Ne vaudroit-il pas mieux....

SOPHIE.

Quoi, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crains que Rosenthal n'ajoute aucune foi aux assurances que je lui donnerai en votre nom. Il sait à quel point je lui suis attaché, et croira peut-être que mon officieuse amitié l'abuse afin de l'arracher au désespoir.

SOPHIE.

Oui, vous avez raison.... Que ferons-nous donc?

LE CHEVALIER.

Si vous-même.... Mais je n'ose....

SOPHIE, *se plaçant à sa table et prenant la plume.*

Je vous comprends.... Pourquoi refuserois-je d'écrire ce que je viens de dire? *(En écrivant.)* Non, Monsieur, je ne le haïs point, jamais je ne l'ai haï; au contraire, ses vertus... sa douceur.... le tendre attachement qu'il nous a voué... Ah! Monsieur, je serois un monstre d'ingratitude si je le haïssois..... J'eusse cependant préféré que, se bornant au titre d'ami... mais n'importe, il n'a pas cessé d'être vertueux, et n'en est que plus à plaindre.... Je dois le fuir, et.... *(Ses yeux et son teint étoient animés; elle écrivoit et parloit avec vivacité. Tout-à-coup des sanglots étouffèrent sa voix et l'empêchèrent de continuer.)* Vous voyez, je ne suis pas maîtresse de mon émotion; je l'aimois comme un frère, il étoit ma

seule consolation dans mon exil, et mon devoir, un bien cruel devoir, m'ordonne de le fuir !.... Cachez-lui, de grâce, ma résolution : dans l'état où il est, on ne sauroit employer trop de ménagemens. Je veux le préparer insensiblement à ce coup, dont je souffrirai plus que lui peut-être. Avec le secours de cette raison solide que je lui connois, il domptera cette funeste passion. Ne le croyez-vous pas comme moi ?

LE CHEVALIER.

Ne vous en flattez pas, Madame; un amour comme celui de Rosenthal, et sur-tout dont vous êtes l'objet, ne finit qu'avec la vie.

SOPHIE.

Lisez, Monsieur, êtes-vous satisfait ?

LE CHEVALIER.

Oui, mais c'est froid..... Oh! bien froid !....

SOPHIE.

Vous croyez ?.... cependant....

LE CHEVALIER.

Excusez ma franchise et mes importunités; mais il est question de la vie de mon ami.

SOPHIE.

Eh bien! que puis-je ajouter?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'il est absolument nécessaire que vous terminiez son exil. J'écrirois, par exemple: « Je regarde » votre retour ici comme très-avantageux au rétablissement de votre » santé ».

Sophie écrivit sans répliquer; elle ne me pressoit plus de la quitter. Mon entretien n'étoit plus pénible pour elle; vous en étiez l'objet; et lorsque je me levai, je ne lus dans ses yeux que le regret de ne pouvoir prolonger une aussi douce conversation.

Je suis entré dans ce prolixe détail pour que vous y trouviez la règle de votre conduite, et que vous combiniez d'avance tout ce qui vous reste à faire. Je vous attends dans trois jours. Mais n'allez pas vous rétablir... Un air de santé gâteroit tout l'effet de votre lettre.

Adieu.

MERCOUR.

LETTRE XV.

SOPHIE *à* ÉMILIE.

Coblentz.

Le voile est déchiré!.... Je ne vois plus devant moi que la honte, le crime et le désespoir! Que j'étois aveugle et que je suis foible! Emilie, pourquoi as-tu abandonné ton amie? pourquoi as-tu cessé de m'écrire, de m'éclairer? Hélas! c'eût été en vain... Je me plaisois à me tromper..... il étoit trop tard! le coup fut porté au premier moment où je le vis. Plains ta pauvre Sophie, mais ne la méprise pas; conserve-moi ton amitié si tu veux que je vive. Il est revenu... Insensée! c'est moi qui l'ai rappelé....

Je l'ai vu tremblant, pâle et défait; sa beauté étoit flétrie; ses yeux, cavés par la maladie, avoient conservé leur douceur..... Ciel! il alloit périr pour moi; un seul mot l'a sauvé du tombeau où l'entraînoit l'amour au désespoir.

Il me doit la vie, dit-il. Ne lui aurois-je donc rendu l'existence que pour la lui faire détester!... Je m'égare, et mes yeux noyés de larmes distinguent à peine ce que j'écris. Ma raison ne sert plus qu'à aigrir mon mal, je ne puis recueillir mes idées..... J'avois à t'écrire quelque chose de bien important; j'ai tout oublié.

Au nom de l'amitié, Emilie, viens à mon secours, viens me retirer de l'abîme où m'a plongée mon imprudence; viens briser ces liens criminels.... je n'ai plus assez de forces pour m'en débarrasser moi-même.

Engage mon père à me rappeler; dis-lui que l'air de ce pays me tue, qu'il faut absolument que je le quitte. Dis tout ce que t'inspirera ton amitié; elle te conseillera mieux que je ne pourrois le faire.

On m'apporte un billet de Juliette; elle m'appelle, elle m'écrit qu'un malheur aussi affreux qu'imprévu est venu fondre sur elle. Dieu! tous les maux se réunissent donc aujourd'hui sur ma tête! Quels secours puis-je lui donner? J'y vole cependant.... Je ne puis que lui offrir des pleurs.... Eh bien! nous pleurerons ensemble, et nos larmes, en se confondant, perdront une partie de leur amertume....

SOPHIE.

BILLET.

ROSENTHAL *au Chevalier de* MERCOUR.

J'ACCOURS chez vous, Chevalier, et ne vous trouve pas; où êtes-vous? Jamais vous ne me fûtes plus nécessaire; mon cœur a besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié. Ce que j'éprouve est un mélange inconcevable de volupté et de douleur.....

Mercour, n'hésitez pas à suivre le valet qui vous remettra ce billet : il a l'ordre de vous attendre.

Votre ami

E. ROSENTHAL.

LETTRE XVI.

E. ROSENTHAL *à* W. VERNER.

Coblentz.

DIS-MOI, cher Wilhelm, quel malin génie se joue du bonheur des hommes, en ne leur faisant rencontrer que du trouble et des inquiétudes dans la jouissance de ce qui fait l'objet de leurs plus ardens desirs? Ne ressemblons-nous pas à l'enfant qui, ravi des couleurs brillantes d'une bulle de savon balancée au-dessus de sa tête, saisit cet objet séduisant, et voit s'évanouir le globe et les couleurs?

Telle est ma situation, Wilhelm; je ne sais si je dois me réjouir ou me plaindre. Je l'ai enfin obtenu cet

aveu pour lequel j'eusse, il y a quelque temps, donné ce qui me restoit d'existence; je l'ai obtenu, et je soupire encore. Sophie! pourquoi ces larmes, pourquoi ces terreurs, lorsque l'amour dévoilant ton cœur à mes yeux, me fait connoître toute ma félicité? Pourquoi sembles-tu regretter ce temps où, plongée dans l'indifférence, tu languissois comme une plante jetée sur une roche aride, et privée de la salutaire influence de la rosée du matin?

Tu sais, Wilhelm, qu'à la voix de Sophie, je quittai Cologne pour revenir à Coblentz, où j'arrivai avant le coucher du soleil. Le Chevalier m'avoit recommandé de descendre chez lui; mais je ne pus modérer mon impatience, et je montai, sans être annoncé, chez madame de Listenai. Je la trouvai à demi-couchée sur un sofa, le front appuyé sur

une de ses mains. Pour la première fois, la pudeur n'avoit pas aidé le goût dans l'arrangement de sa toilette : un mouchoir négligemment jeté sur son sein, en laissoit entrevoir les formes et l'agitation ; une légère pâleur donnoit à sa figure un charme inexprimable. « Sophie ! Sophie ! m'écriai-je en me précipitant à ses genoux. — O Rosenthal ! dit-elle d'une voix mal assurée. » Elle ne put continuer, et laissant aller sa tête sur moi, ses larmes se mêlèrent aux miennes. Nous restâmes ainsi quelque temps dans cette ravissante extase ; mais bientôt, s'arrachant brusquement de mes bras, elle voulut s'éloigner. Après m'avoir fixé un instant avec attention, elle s'assit, couvrit son visage avec ses mains, et ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance.

Je me plaçai à son côté. « Rosenthal, me dit-elle avec le ton et le geste de l'effroi, Rosenthal! il faut.... Je ne puis, je ne dois plus vous voir. » Je tombai de nouveau à ses genoux, je pressai ses mains dans les miennes, j'osai même y appliquer un baiser. « Eh quoi! Sophie, j'accours, appelé par vous, et, au lieu de l'amie que j'espérois retrouver, je n'ai que l'affreuse certitude d'être haï! — Il croit que je le hais! O Dieu! toi qui me prescris cet austère devoir, donne-moi la force de l'accomplir. — Sophie, quelle erreur! pouvez-vous croire que Dieu, le plus tendre des pères, veuille le malheur de ses enfans? rejetteriez-vous tous les moyens qu'il vous a donnés pour devenir heureuse? — Rosenthal, qu'osez-vous dire? — Il n'est plus temps de feindre, Madame; vous voir, vous entendre chaque jour sans

vous adorer, est au-dessus de mes forces. Je vous aime..... »

Sophie voulut se lever.

« De grace, ne me fuyez pas, continuai-je en l'arrêtant : un mot de vous m'a ravi au tombeau, d'un seul mot vous pouvez m'y replonger. — Rosenthal, jamais, non, jamais vous n'avez cessé d'être mon ami ; mais n'exigez rien au-delà : un pas de plus je deviendrois méprisable à vos yeux, aux miens ; je ne serois plus digne de vous.... Ah ! pourquoi l'amour est-il venu troubler le bonheur dont nous jouissions. — Loin de le troubler, Sophie, il l'augmentera. — Non, non, il vous trompe déjà ; il empoisonnera notre existence ; le crime et le bonheur ne peuvent s'accorder. — Le crime ! Ah ! Sophie, connoissez-vous mieux : l'amour que vous inspirez est inséparable de la vertu. Oui, depuis que je vous aime,

je sens que je suis devenu meilleur; toutes mes pensées se rapportent à vous; et comment pourrois-je séparer vos vertus de votre beauté, puisque c'est de leur union que naît ce charme irrésistible qui doit faire le bonheur ou le tourment de ma vie? Croyez, Sophie, croyez que jamais cet amour ne m'inspirera un sentiment, un desir indignes de vous. »

L'indécision se peignit dans ses regards; ses mains trembloient dans les miennes; de fréquens soupirs s'échappoient de son sein, et le plus vif incarnat couvroit son visage. « Répondez, ajoutai-je; dois-je vivre, doi-je mourir? car tel est mon destin : vivre pour Sophie, ou mourir loin d'elle. — Mourir! dit-elle avec émotion. Ah! Rosenthal, pourquoi m'avez-vous connue? — Ne me plaignez pas, répondis-je; je bénis mes tourmens; mon existence s'iden-

tifiée avec la passion qui règne dans mon cœur : heureux ou malheureux, c'est par elle que j'existe. — Ah! Rosenthal, si.... — Eh bien ? »

J'attendois en silence ce qu'elle alloit dire ; ses regards se portoient sur moi et s'en détournoient tour-à-tour. « Oui, me dit-elle enfin en me tendant la main et me faisant placer à ses côtés, le cœur de mon ami est aussi vertueux que sensible. Aimez-moi, Rosenthal, et vivons désormais l'un pour l'autre ; mais que la vertu soit la base de cette union. »

En prononçant ces mots, sa voix avoit un ton solennel et son maintien un air de dignité qui m'en imposèrent. Elle continua ainsi :

« Enfin le voile est tombé ; en ce moment, en ce moment seul, j'ai reconnu l'amour qui m'abusa si long-temps. Vous le savez, mon ami, jamais mon esprit n'eut une

pensée, jamais mon cœur ne nourrit un sentiment que je ne vous aie aussitôt communiqués. Pourquoi dissimulerois-je en ce moment? J'ai l'orgueil de la vertu, et je crois que vous n'auriez jamais arrivé jusqu'à mon cœur, si vous n'eussiez été digne de mon estime. Votre absence m'a appris que si j'étois nécessaire à votre bonheur, vous ne l'étiez pas moins au mien; dès-lors j'ai connu ce sentiment qui m'attache pour toujours à vous. Après cet aveu, c'est de vous-même que j'attends une sauvegarde : notre situation est changée. Rosenthal, quittez l'attitude suppliante d'un amant; vous êtes devenu l'arbitre de mon destin; soyez mon guide, mon appui; mon rôle devient facile, le vôtre sera pénible, mais glorieux : vous aurez à combattre mes foiblesses et les vôtres, vous aurez ma vertu et la vôtre à conser-

ver. Vous avez vaincu, je suis à vous, à vous toute entière ; je vous donne sans hésiter cet empire sur moi, parce que je vous en crois digne ; et si vous osiez en abuser, il me resteroit une ressource que personne, sans en excepter vous, ne pourroit m'enlever. »

Elle eût parlé ainsi une heure entière sans que j'eusse été tenté de l'interrompre : je l'écoutois avec un plaisir inexprimable ; je sentois sa supériorité, et chacune de ses paroles élevoit mon ame. « Femme céleste ! m'écriai-je, oui, je serai digne de toi ! Depuis long-temps nos ames s'entendoient ! Eh quoi ! à moi toute entière ! Oh ! Sophie, quel bonheur ! — Edouard, vous êtes donc heureux ? — Ah ! plus, bien plus qu'heureux ! — Je suis donc heureuse aussi. »

Et se laissant aller dans mes bras,

elle y reposa avec la sécurité de l'innocence Dieu ! qu'elle étoit belle et enivrante dans ce délicieux abandon ! J'osai lui demander un baiser. Elle se défendit d'abord, et je redoublai mes instances. « Rosenthal, dit-elle en saisissant mes mains, je vous l'ai dit, je ne suis plus à moi, je vous ai remis le dépôt de mon honneur ; jugez combien vous seriez coupable si vous n'étiez pas généreux. Songez que le jour où j'oublierai mes devoirs sera le dernier de ma vie.... Edouard, répondez, dois-je vous laisser prendre ce baiser ? — Oui, c'est la seule faveur que mon amour exigera. » Sophie alors avançant elle-même sa charmante bouche, l'offrit à mes caresses.... Je pris sur ses lèvres, qui s'unirent aux miennes, le premier baiser de l'amour ; mes bras l'enlacèrent, les siens répondirent à mes

vives étreintes, je sentis son cœur palpiter sur le mien.... J'allois m'oublier, lorsque Sophie se dégageant doucement : « Edouard, me dit-elle, que les caresses de l'amour sont douces, mais aussi qu'elles sont dangereuses ! Mon ami, il faut y renoncer ; elles portent avec elles un poison subtil qui éveille les sens et endort la raison. »

Sophie disoit la vérité; un feu dévorant circuloit dans mes veines, l'impérieux desir étouffoit le cri de la vertu ; dans mon délire j'osai.... « Je n'ai d'autre défense que mes larmes, s'écria Sophie en tombant à genoux, et tendant vers moi des mains suppliantes : Rosenthal! voulez-vous me perdre pour toujours? De grâce éloignez-vous, ne rejetez pas la première prière de l'amour. — Dieu! Sophie à mes genoux!.. Pardonnez, ah! pardonnez un ins-

tant d'égarement.... Résister à vos enivrantes caresses étoit au-dessus de mes forces. — Je pardonne ; mais de grâce éloignez-vous, s'écria encore Sophie avec effroi. »

J'obéis et m'éloignai lentement. La Comtesse, l'œil immobile, le sein violemment agité, sembloit ne pas m'entendre. Bientôt elle parut revenir à elle ; alors elle se leva, fit un pas vers moi ; je la vis chanceler ; je me précipitai et la reçus évanouie dans mes bras.

J'eus à peine assez de force et de présence d'esprit pour la rappeler au sentiment. « Où suis-je, dit-elle en ouvrant les yeux ? » Et après avoir promené autour d'elle des regards inquiets, « Dieu ! s'écria-t-elle en couvrant son visage de ses mains. » Je m'efforçai de la calmer. « Rosenthal, me dit-elle, combien je m'étois abusée, et combien je suis foi-

ble ! Ne me méprisez pas. » J'allois répliquer, mais mettant un doigt sur ma bouche, elle s'élança dans son cabinet, en me faisant signe de ne pas la suivre.

Je me retirai dans mon appartement avec l'espérance de revoir la Comtesse à souper ; mais je fus trompé dans mon attente : elle ne parut pas. Vinette me dit qu'elle s'étoit mise au lit et qu'elle l'avoit chargée de me dire d'être sans inquiétude, et qu'elle étoit bien. — Adorable bonté !...

J'ai vu le Chevalier. Quel homme ! quelle ame froide ! ses plaisanteries sur l'évanouissement de la Comtesse m'ont révolté ; nous nous sommes quittés à-peu-près brouillés.

Adieu, Wilhelm ; il est midi et je n'ai pas encore vu la Comtesse. Sa femme-de-chambre m'a assuré qu'elle avoit bien dormi. Dis-moi

maintenant, mon ami, dois-je me réjouir, dois-je m'attrister? Exista-t-il jamais une position semblable à la mienne ? *Le jour où j'oublierai mes devoirs sera le dernier de ma vie!* Ces mots retentissent toujours à mon oreille.

Adieu, encore une fois.

Ton ami

E. Rosenthal

P. S. Pour Dieu, ne me parle plus de l'odieuse Louise.

LETTRE XVII.

E. Rosenthal *à* W. Verner.

Coblentz.

Je suis joué, joué par Sophie! elle a quitté Coblentz, et j'ignore le lieu de sa retraite.

Elle sortit hier avant midi; j'appris qu'elle étoit chez le Président et qu'elle y passeroit la nuit pour donner ses soins à Juliette, qui est fort mal. Je profitai de cette circonstance pour faire à Newied une course trop long-temps retardée. Je revins le soir à Coblentz; en arrivant on me remit le billet que tu trouveras joint à cette lettre. Je m'empressai de l'ouvrir...... Juge

de ma surprise et de mon désespoir !

Je courus chez le chevalier de Mercour; il étoit parti le matin pour Francfort avec son oncle le Commandeur. « Pour Francfort ! m'écriai-je. » Sophie m'observoit il y a quelque temps que le plus sûr moyen de m'éviter seroit de se réfugier dans cette ville pour laquelle j'éprouve un éloignement invincible. Je n'en doute plus, Wilhelm, Sophie est à Francfort. Que puis-je faire désormais ici? Coblentz est devenu pour moi un désert affreux.

Mais pourquoi partir seule, sans son mari, sans sa fille ? Et Caroline qui ignore ou feint d'ignorer la cause et le but de ce voyage !

Cruelle Sophie! que de maux tu me causes! Tu me fuis, tu me pries de ne pas troubler ta retraite.... c'est ton cœur que tu crains; et cet amour

cependant te laisse la force de fuir, de me tracer ce cruel adieu.....

Mon sang bouillonne, l'impatience me dévore; il faut que je quitte ces lieux où tout me retrace des souvenirs si déchirans.

Prépare-moi, Verner, un logement dans ta maison; prépare-moi, sur-tout, les consolations de l'amitié; jamais infortuné n'en eut plus besoin que ton Edouard.

Billet de Sophie *à* Rosenthal, *inclus dans la précédente.*

Je pars, Rosenthal, notre bonheur à tous deux m'en fait une loi. J'ai apprécié mes forces, et j'ai appris à craindre mon cœur : si le vôtre se révolte, j'en appellerai à votre raison, elle m'approuvera.

Adieu, Rosenthal, adieu, mon unique ami, adieu..... pour toujours! Ne cherchez pas à découvrir ma retraite, et puissiez-vous oublier bientôt l'infortunée Sophie.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



